

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

SOMMAIRE.

A nos Lecteurs par la Rédaction.
 Les Parisiens pendant l'Exposition universelle Barrillot.
 Chronique parisienne Castaudy,
 Etude philosophique Rodolphe d'Isis.
 Chronique lyonnaise Gonzague.
 Voyage en Suisse par Gallicus Melchior Drachk.
 Théâtres de Lyon Alfred Debeaney.
 Cafés-concerts Jules Cèles.
 Angelo, roman (suite) Stanislas Charnal.

A NOS LECTEURS

Nous n'offrons pas encore au public notre journal aussi complet que nous le désirons. Les difficultés pratiques d'une organisation sont en province plus compliquées qu'on ne l'imagine, surtout avec une combinaison comme celle que nous avons innové, qui exige nécessairement une double rédaction, à Paris et à Lyon.

On le comprend, sans peine, une entreprise comme la nôtre, ne peut-être tentée en vue d'une spéculation pécuniaire; il est facile à tout lecteur de s'en rendre compte, s'il calcule d'un côté les frais de rédaction, le coût d'un format aussi grand, de l'autre, les résultats d'une vente qui est forcément restreinte. Si notre but eût été d'encaisser les profits d'une affaire, c'est une feuille sans conséquence et sans valeur, de celles qui naissent du jour au lendemain, non un journal dans le sens élevé du mot que nous eussions hasardé.

Nous avons promis de rendre notre journal non-seulement intéressant, ce qui est indispensable mais encore utile, ce qui ne l'est pas assez, aux yeux de quelques-uns. Nous saurons y parvenir.

Il a été décidé qu'on suivrait autant que possible dans la publication des articles que les écrivains étrangers à sa rédaction voudraient bien lui adresser l'ordre de leur réception.

Les matériaux abondent déjà à la rédaction du Réveil.

LES PARISIENS

PENDANT L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Les modes sont comme l'Océan, elles ont leur flux et leur reflux; les unes s'en vont et les autres reviennent, absolument comme dans la vieille chanson que toute la France chantait lorsque je faisais l'école buissonnière.

Ainsi que beaucoup de journaux ont semblé l'affirmer, pendant l'Exposition nous serons tous, selon nos moyens, habillés d'une façon excentrique, — pourquoi pas? Est-ce que les hommes ne sont pas des bimanés qui singent toutes les extravagances.

Si ces bruits sont des vérités, bien qu'il ne faille pas s'y fier, les journaux sont bavards comme des portières, il y a longtemps qu'on le dit, je voudrais avoir assez d'influence sur les modes pour en tailler moi-même les patrons et pour en nuancer les couleurs.

Voici de quelle manière j'affublerais nos marionnettes vivantes que le fil de l'égoïsme et de la vanité fait mouvoir d'une façon typique en fait de mœurs et d'atticisme.

Suivez-moi, lecteurs, dans cette odyssée carnavalesque.

Les poètes parnassiens, rimeurs à calembours, seraient drapés d'une cape à la *Don César de Bazan*; il leur serait défendu, bien que marchant sur de longues échasses, de faire le grand tour de la ville; ils seraient allumer leur cigare à la langue de feu des réverbères, et même se placer un lampion sur la tête afin de ressembler à un génie quelconque.

Les journalistes-girouettes, les folliculaires, tous ces faiseurs de colifichets pour les lecteurs sérieux, auraient la taille et le reste serrés dans un costume d'arlequin et porteraient en guise de batte une plume de paon.

Les sculpteurs, dans un maillot d'un blanc irréprochable, ne devraient pas sortir de chez eux, malgré pluie et vent, sans avoir la gueule enfarinée, — style Vuillot. — Nul ne

leur ôterait la liberté de prendre pour piédestal le Perron d'un monument public et de se faire admirer par les passants; si l'un d'eux les marchandait, ils répondraient: « Ce n'est pas nous qui avons sculpté ces Antinoüs; choisissez celui qui vous plaît et adressez-vous à son père. »

Les peintres se feraient tailler une robe de chambre dans leur plus grande toile; par ce moyen ils seraient à l'abri de la pluie et montreraient leur chef-d'œuvre sans avoir à le porter à l'Exposition des beaux-arts; cette réclame pourrait porter préjudice aux journaux, mais première nécessité commence par soi-même.

Les charbonniers ne se débarbouilleraient pas; ils donneraient à leur feutre la forme du chapeau de Bazile, à seule fin d'épouventer les sorbonniens.

Les académiciens, pour leur punition d'avoir laissé Janin à la porte de leur tombeau, porteraient constamment leurs habits à palmes vertes, jusqu'à ce que le soleil les jaunisse comme paille.

Les commerçants de féeries, costumés à la *Barbe-Bleue*, crieraient à la recette: « Montes-tu? ou si je descends; » pendant cet effet dramatique et palpitant que jaloueraient le Théâtre-Français et de l'Odéon, sœur Anne soupirerait. « Je ne vois rien venir... en fait d'œuvres littéraires. »

Les dramaturges dont le Pégase s'est cabré et leur a fait tomber le nez quelque part, se cacheraient sous une robe de trappiste et s'agenouilleraient pour demander pardon à Dieu de leurs crimes de lèse-moralité. Qui sait? ils feraient peut-être les réflexions suivantes: Si au lieu d'avoir préconisé les dépravations de ce monde barbare qui vise plus aux mollets féminins qu'à la candeur de l'âme, nous eussions fait de l'art moral et critique, ainsi que feu Molière, nous n'en serions pas à porter le cilice! Ah! malheur! Vuillot va nous croire de sa congrégation.

A propos de ce chef de la truanderie cafarde, les veuillotistes, serrés en phalanges de bedaux,

armés de goupillons, aspergeraient les places et les rues, d'abord pour cause de salubrité publique, et ensuite pour préserver nos visiteurs d'un grave inconvénient, car ils ne seraient pas flattés d'être asphyxiés par le porte-coton de Loyola; cela pourrait les dégoûter de revenir chez nous.

Les acteurs et les actrices choisiraient le costume de leur rôle favori; les travestissements ne seraient pas défendus; les duègnes mettraient leur robe d'ingénue, qui leur rappellerait l'heureux temps où leur beauté faisait prime.

Les directeurs porteraient sous forme de talma l'affiche du spectacle du jour; comme les directeurs sont très-économiques, il y aurait économie de papier, de tirage et d'affichage, leur caisse et le public ne s'en plaindraient pas.

Certaines femmes que l'on ne nomme pas, seraient coiffées à la Ninon; mais leurs cheveux, au lieu de se balancer en tire-bouchons qui semblent dire: « Venez, venez, chez nous l'on danse! » ces cheveux représenteraient des sangsues. Ah! qu'elles en ont saigné à blanc de ces fils de famille!..

Les femmes de capitalistes et de gros bourgeois auraient sur leur châte et leur robe de cachemire blanc des billets de mille imprimés. Il serait formellement interdit aux mendiants de s'agenouiller devant ce dieu moderne, aux rayures d'écrousser par robe-châte et aux ha-

Les ouvriers n'ayant pas les moyens d'aller à la *Belle-Jardinière*, s'habilleraient de leur toile à matelas, ils pourraient marcher pieds nus; mais le costume d'Adam, même avec la feuille de figuier, serait appréhendé au corps; j'allais dire au collet.

La toilette des petites dames se composerait de peau de gallinacée non plumée; une caille empaillée, non compris le bec, leur servirait de chapeau Benoiton; ce bec, grâce à un savant mécanisme, chanterait en saluant tout le monde: Paie tes dettes, paie tes dettes.

Feuilleton du RÉVEIL.

ANGELO

II

PRESSEMENT.

— Il a raison... se dit Angelo, aussi bien je me consume dans une fièvre de travail. Oh! oui, je le sens, cet amour de fraîche et suave jeune fille me sera ce qu'est la rosée à la fleur et l'onde cristalline au pèlerin.

Angelo saisit soudainement ses crayons sous l'influence d'une idée qu'il fixa sur le papier. Le croquis terminé représentait une jeune fille inclinant son urne aux lèvres d'un pêcheur.

Angelo pensa que l'inspiration ne lui serait plus si rebelle, cuillie sur les lèvres de Speranza.

— Speranza! elle m'aime!... se dit-il, et elle se présente à moi avec la double auréole de l'amour et du dévouement!... elle m'aime!... mais l'amour, c'est le pain du cœur! c'est la musique de l'âme!... Elle m'aime!... Speranza! sœur des anges! Sp-

ranza! nom si doux qu'on doit le prononcer à genoux comme dans une prière!... Speranza, ma bien-aimée... viens! oh! viens.

Au même instant Speranza entra.

— Vous m'appellez? dit la Sonnésse.

— Vous avez entendu?

— Oui, comme si vous m'appeliez.

— Speranza, écoutez-moi, oubliez ce que j'ai dit tout à l'heure... je suis un fou bien méchant, n'est-ce pas?... vous voulez me pardonner, Speranza?

— Vous pardonner!... mais vous ne m'avez point fait de peine, monsieur Angelo.

— C'est que votre âme, Speranza n'a rien appris des choses de la terre; elle est pleine de celles du ciel, votre patrie première. Oh! je sais tout!... je sais que sans autre gouvernail que la voix de votre cœur, vous...

— Vous savez!...

— Oui... le comte de Torre-Alba m'a tout appris. Cependant, j'ai presque un reproche à vous faire; je ne parle point relativement aux propositions de lord Pallafox: une jeune fille fait bien de ne pas livrer à l'or des hommes les trésors qu'elle tient de Dieu; mais vous savez, Speranza, ce que je vous ai toujours dit: que ma position ne me permettait pas de vous empêcher de fréquenter d'autres ateliers que le mien. Je ne veux pas que vous ayez à souffrir de votre dévouement, ni à regretter un jour...

— Non... non... jamais!... car, je le sens, mon bonheur est trop grand!

— Oh! ne me dites pas que vous êtes plus heureuse à vivre de privations que...

— Ne suis-je pas auprès de vous?

— Auprès d'un être brusque, taciturne, méchant parfois.

— C'est que vous souffrez!... et Speranza regarda Angelo, avec un sourire qui exhalait toute son âme, je vous vois si opiniâtre à votre travail, et souvent si découragé, que tout cela me serre le cœur et m'a attachée à vous!... Et... tenez... pourquoi vous le cacher plus longtemps?... Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, Monsieur Angelo, je souffre trop à garder ce secret... Ayez pitié de moi, fit-elle après un moment d'hésitation, je vous aime!...

— Vous m'aimez? Speranza...

Speranza continua ainsi:

— Je me suis dit: Pourquoi me consumer jour et nuit, angoisse par angoisse?... Oh!... je lui révélerai tout!... Quoi, je l'aime... il l'a deviné peut-être...

— Vous m'aimez?

— Oui, pour vivre à vos genoux, de votre vie, qu'elle soit joie ou souffrance... Et si vous voulez...

— Eh bien!... fit Angelo, cédant à ce magnétisme des âmes qu'on nomme amour... Il s'arrêta... un bruit de pas venait de se faire entendre.

Speranza jeta un regard craintif vers la porte. Deux visiteurs entrèrent.

— Le prince Commene chez moi!... s'écria Angelo, et il s'inclina profondément.

Notre peintre avait déjà eu l'occasion d'entrevoir à Rome son illustre visiteur.

Le prince était accompagné de sa fille Sydonie. — N'est-ce donc point à l'intelligence, qu'elle que soit sa sphère, d'aller rendre hommage au talent? dit le prince à Angelo.

— Le talent, monsieur, est une dignité qui égalise tous les rangs. C'était la principessina qui parlait.

— Du talent, principessina... répondit Angelo, peut-être parlez-vous pour l'avenir?... n'importe, cette parole est d'un heureux augure pour moi; et d'ailleurs, je croirais mon honneur engagé à ne point vous démentir. Pour le présent, apprenti de la renommée, je ne fais encore à Rome, ce vieil atelier de renommées, que mon premier stage.

— Nous savons, monsieur, dit encore la fille du prince, que vous ne mettez pas à appeler les éloges tout le talent et tout l'art que vous employez à les mériter. Nous savons aussi tout le bien qu'on dit de votre exposition, et, pour ma part, je suis très curieuse de la visiter.

— Principessina... Oh! ici, ce ne sont que des ébauches, des peintures commencées... Et Angelo guida le prince et sa fille dans une chambre voisine qui lui servait d'exposition.

Les coquerics bottés, éperonnés, porteraient l'habit, le gilet de la même étoffe que celle des poulettes; le pan de l'habit se recourberait en croissant, et au milieu de la raie qui partage leurs cheveux, une crête écarlate se dresserait insolamment; ils pourraient s'en faire une ombre le quand le soleil rebrousse leurs plumes.

Les commerçants se vêtiraient selon leur bon plaisir, seulement ils auraient à la boutonnière, en guise de décoration, un échantillon de leur marchandise. L'épicier, un cornichon; le chocolatier, une croquette; le charcutier, une andouille; le marchand de vin, le goulot d'une bouteille cachetée, et le pharmacien, une canule, etc., etc.

Les photographes, eux, les plus excentriques de cette sarabande, disparaîtraient sous un manteau constellé de toutes les caricatures faites à l'aide de l'objectif de la vanité humaine; par ce fait, tous les rangs de la société se confondant pêle-mêle, formeraient, en diminutif, l'exposition des types parisiens; j'en passe, et des plus mauvais.

A ces acteurs et comparses, à ces costumes multiformes et multicolores, il serait peut-être bon d'ajouter des décors dignes de ce grand spectacle en plein vent. Par exemple, je crois que l'on ferait bien de peindre à l'extérieur les monuments et les maisons de couleurs parfaitement tranchées.

La colonne Vendôme serait rouge; celle de Juillet bleue; le Louvre vert-pomme; les Tuileries roses; l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile violet; les Invalides chocolat; l'Institut graine de pavot; les ponts acajou, noyer; les églises blanc de céruse, afin de faire croire qu'elles sont en marbre de Paros; la fource dorée depuis sa première marche jusqu'à son faite, étincellerait au soleil. Quant à la majeure partie des hôtels et des maisons particulières, je crois que le jaune ne leur siérait pas mal.

Ne pourrait-on pas également ajouter des fleurs et des fruits artificiels aux arbres des boulevards! Cela nous ferait un Paris féérique et bleu-vert-rouge. *Avant l'époque de nos révolutions et de merveilles comme la nôtre, je n'y vois pas d'inconvénient; et puis, enfin, il est digne et de bon goût de bien recevoir nos hôtes, en leur prouvant que chez nous la galanterie française n'est pas morte ou que nous n'avons rien négligé pour leur être agréables. Ce'a aurait l'avantage de faire ébahir nos amis universels, qui ne manqueraient pas de s'écrier, en voyant un Paris si chimériquement splendide :*

« Les Français sont le premier peuple du monde!! »

Parlieu! nous en sommes bien certains, puisque nous le réveillons aux bruits de nos cloches et de nos tambours; Victor Hugo a raison; voilà pourquoi nous aurons tant de visiteurs, tant de visiteurs! que cette ruche incommensurable qui s'appelle Paris n'aura pas assez d'alvéoles pour

tous ces essaims d'abeilles, venant de tous les points du monde.

Voilà pourquoi les riches et les pauvres feront bien de se mettre sur leur trente-deux.

Je demande pardon pour le mot de ma grand-mère, mais puisque les vieilles modes vont revenir, pourquoi les vieux mots ne reviendraient-ils pas.

Ah! j'oubliais de vous dire, à propos de costume, que les pantalons collants et les vestes collantes s'appelleraient des *Suivez-moi... s...*

BARRILLOT.

Paris, 16 janvier 1867.

Nous avons commencé dans notre premier numéro la publication de *Types contemporains*, par l'article intitulé *H. de Villemessant*. Une galerie entière de profils semblables défilera sous les yeux du lecteur.

Seulement, nous ferons remarquer que sous le pseudonyme du Provincial se cache une personnalité complètement indépendante d'opinions de notre journal, et dont les articles pourront être discutés ou réfutés, selon les désirs exprimés, du reste, par notre collaborateur anonyme.

CHRONIQUE PARISIENNE

Semaine de deuil!
Quatre morts! Deux grands noms!
Trois célébrités!
Sic transit gloria mundi!

Tous les journaux blancs ont entonné les louanges du grand Ventréen trépassé, le marquis de Larochefoucauld (Henri-Auguste-Georges du Ve gler).

Neveu du célèbre généralissime de l'armée vendéenne, on l'a vu créé pair de France dès le retour de Louis XVIII, refuser de prêter serment au gouvernement de Juillet et de siéger à la chambre haute, accepter cependant après 1840, le mandat de député combattre le trône de Louis-Philippe, et se rallier ensuite à l'Empire, puis devenir sénateur.

Il n'a pas craint lors de la dernière insurrection de la Pologne, de glorifier, au Sénat, le bourreau moscovite et de prononcer l'oraison funèbre de la nation martyre.

Le noble marquis n'a pas tardé à suivre dans la tombe l'héroïque défunte.

Le noble marquis n'a pas tardé à suivre dans la tombe l'héroïque défunte.

Georges la tragédienne n'est plus.
Une reine de moins!
Mais une vraie reine celle-là, reine par les droits les plus incontestables: le génie et la beauté.
Fille d'un infatigable chef d'orchestre de comédiens ambulants, M^{lle} Georges Weymar, s'éleva rapidement au rang d'étoile de première grandeur dans la constellation dramatique du commencement de ce siècle.

Elle prêta son corps de marbre de Paros, son visage de déesse de l'Olympe aux splendides types de Victor Hugo, Lucrèce Borgia, Marie Tudor.

Dits par cette enchanteresse, les vers du grand poète furent coulés en bronze, durable comme l'immortalité.

Georges vécut dans l'intimité des empereurs, Elle eut les plus beaux diamants du monde, sur son front des diadèmes véritables.

Et il lui était réservé, triste contraste, de se voir accorder comme une faveur, il y a quelques années, sous le second empire, la sinécure d'un vestiaire de cannes et de parapluies lors d'une de nos expositions.

Ce détail est inédit, aucun bibliographe ou plumeur parisien n'en a encore fait mention.

C'est l'illustre tragédienne qui a protégé les débuts au théâtre du poète lyonnais Charnal, dont le *Réveil* publie un roman. Elle a fait jouer les premières pièces de cet auteur sur la scène des *Folies-Dramatiques*, dont son neveu Tom Harel était alors directeur.

Jamais il ne sera donné à aucune autre actrice de la faire oublier.

Ni Rachel, ni Ristori n'ont pu l'égaliser. Elle a eu des millions et elle est morte pauvre: que les positivistes la blâment, ceux pour qui elle fut une providence la béniront.

Le manteau de Rodogune a été son suaire.

Après la tragédienne, le peintre: Ingres était un des représentants les plus illustres de ce qu'on appelle le spiritualisme dans l'art, et qu'on pourrait peut-être tout aussi bien nommer la matérialisation de l'idéal.

Il n'avait que 49 ans lorsqu'il obtint le premier prix de Rome. Et cependant la gloire pour lui devait être lente à venir.

C'est qu'il y a dans ses œuvres plus de science que d'inspiration, plus de noblesse que de mouvement, plus d'habileté dans la forme que de pensée.

Il n'impressionne pas. Il a fait de l'éclectisme en peinture, comme un autre mort illustre de cette semaine a fait de l'éclectisme en philosophie.

Trop loué par les uns, il a été trop durement critiqué par les autres.

Son dernier tableau, la *Source*, est vraiment remarquable, il rendra sans doute la critique désormais moins sévère.

Que dire de M. Cousin?
Qu'il a eu de brillants succès comme élève dans les collèges et à l'École normale, comme professeur à la Faculté des Lettres; que, né pauvre et obscur, il est parvenu aux suprêmes honneurs de la pairie sous le gouvernement de Juillet, et qu'il a été ministre et académicien.

Mais comme philosophe?... Que signifie cet éclectisme historique, ce système qui n'a ni commencement, ni fin?

C'est le scepticisme déguisé, l'immobilité dans la science, l'enchaînement de l'idée et du progrès; c'est la philosophie décourageante et funeste.

Mais il y a dans les œuvres de M. Cousin de belles pages de critique philosophique, où brille l'érudition profonde et littéraire, et l'histoire lui saura gré d'avoir professé la tolérance, base nécessaire de son prétendu système.

Et ces charmantes études sur les femmes illustres?

M. Cousin, le sceptique savant, cependant amoureux, même des femmes qui n'étaient plus, pourvu qu'elles fussent illustres!

Des morts illustres il faut passer sans transition aux festins célèbres.

Au moins on n'a pas entièrement perdu la tradition des dîners littéraires.

Il y a quelques jours le Palais-Royal était en fête. Les dîners de nos maîtres littéraires ont été dévotement servis sans peine les convives.

Parmi eux figuraient MM. Taine, de Girardin, About, Renan, Véron, etc.

Il ne manquait à cette fête de l'intelligence que l'auteur, au profil d'aigle, du *Fils de Giboyer*, M. Emile Augier, pour représenter dans son entier l'esprit nouveau, qui puise ses inspirations au Palais-Royal.

Le dernier drame d'Anicet Bourgeois, la *Reine Cotillon*, à la Porte-Saint-Martin, n'a pas vécu longtemps. On vient de reprendre à ce théâtre le *Bossu*, avec Mélingue, et deux ballets nouveaux.

On répète activement le *Père Gachette*, pièce de feu Deslandes, retapée par Amédée Rolland. Cet ouvrage ne tardera pas à faire son apparition sur l'affiche avec Frédéric Lemaître comme principal interprète.

« Un bruit assez étrange était venu jusqu'à nous. » Le *Galilé* de Ponsard ne serait pas joué à la Comédie-Française.

Pourquoi?
Voilà ce que j'étais forcé de vous taire.

Déjà Ponsard a eu un *Mirabeau*, dont on disait le plus grand bien, qui a été étouffé rue Richelieu.

Le poète viennois est dangereusement malade: était-il donc absolument nécessaire d'aggraver son mal par une déception.

Mais voilà l'*Indépendance belge* qui se permet d'annoncer que ce n'est ni le gouvernement ni la censure qui ont arrêté la pièce, et le lendemain les journaux de Paris faisaient savoir que par ordre de l'Empereur elle serait jouée.

Mais alors qui donc l'avait arrêtée?

Serait-ce l'inquisition?

A propos de *Galilé*, le croirez-vous, on dément aujourd'hui qu'il ait jamais fait amende honorable à la papauté.

Le succès de *Monsieur, Madame et Bébé*, de Gustave Droz, est un fait accompli, ni plus ni moins que l'épanouissement de la rate de M. de Bismark.

Je viens de lire l'article bibliographique consacré à ce livre (Voir le numéro 1 du *Réveil*).

Le nom de Gustave Droz n'est pas un pseudonyme. C'est bien celui de l'écrivain.

Il a fait son volume d'articles détachés, publié pour la première fois dans la *Vie parisienne* de Marcelin, et signé Z, puis Gustave Z.

On doit dire que c'est à la plume de Gustave Z..., que la *Vie parisienne*, aujourd'hui tout à fait lancée, doit son succès.

Gustave Droz a signé ensuite de son vrai nom un Courrier du samedi publié par l'*Opinion nationale*.

Physiquement, l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, ressemble à un vulgaire gandin, et rien ne trahit, à sa vue, l'écrivain, plein de finesse, d'élégance, d'observation et de délicatesse.

Donc, les apparences sont souvent trompeuses.

L'Odéon, vers la fin de janvier, lira, de notre collaborateur, le poète Barrillot, un grand drame national en 5 actes, 10 tableaux, et en vers; cette pièce a pour titre: *L'Héroïde*, et pourrait tenir l'affiche pendant tout le temps de l'Exposition universelle.

Le principal personnage, celui de Jeanne d'Arc, cette redemptrice de la France, cette fille du peuple, devant laquelle Napoléon I^{er} s'est incliné lui-même et s'est déclaré bien petit, assure d'avance à cette pièce une popularité sans rivale.

CASTAUDY.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Les questions philosophiques ont le privilège à notre époque de préoccuper toutes les intelligences. Mais l'esprit inquiet du penseur se reporte surtout vers le redoutable problème de l'origine et de la fin des choses. Toujours il demeure insoluble et toujours surgissent de nouvelles recherches. Il faut, à tout prix, pénétrer le grand secret, dévoiler l'insondable mystère.

La science peut être fière de ses découvertes, mais elle ne peut que décrire les procédés de la nature, analyser la vie, constater des faits, classer des détails. La cause première lui échappe. Elle dit le comment, elle ignore le pourquoi.

Sans doute elle connaît le mécanisme de la génération; elle explique comment la vie se manifeste et se continue dans les animaux et dans les plantes. Mais d'où vient l'organisation de ce mécanisme, à qu'elle source la matière inerte puise-t-elle le mouvement, à quel foyer s'allume-t-elle? Quel est, en un mot, le principe de cette force? Elle ne peut répondre.

Et pourquoi toujours en face de la vie la mort menaçante et triste: loi immuable, terme fatal de tout être vivant?

Puis, après la mort, le mystère du tombeau;

Qui eut remarqué Speranza, l'aurait vue attristée de cette visite.

Pourtant, c'était chose assez naturelle; Angelo était peintre; on faisait un grand éloge de ses tableaux; on venait les voir, les acheter.

Nous devons dire qu'entre le regard de la montagnarde et celui de la principessina il y avait eu comme un choc dont le cœur de Speranza avait ressenti la commotion.

Que devait-il donc exister dans la suite entre ces deux femmes?

— Je ne sais ce que j'éprouve, murmura Speranza, comme si mon amour, pauvre oiseau qui me chante au cœur, sentait s'approcher la fascination du malheur!... Cette jeune fille... doit-elle m'être fatale un jour?... Oh! bonne Madone, prends pitié de moi! car si Angelo ne m'aimait pas, lui... s'il me repoussait avec mépris... Oh! bien alors, je mourrais... je me tuerais sous son dédain!

Le prince, sa fille et Angelo rentrèrent.

Le prince ne tarissait pas en éloges, et trouvait les tableaux d'Angelo admirables de caractère et de couleur.

— Mon sentiment est que si Raphaël eût peint ce genre, il n'aurait pas fait mieux, dit Sydonie.

— Principessina... fit Angelo.

— Ah! dit le prince, en apercevant Speranza avec son corset rouge à galons d'or et sa coiffure isiaque, voilà celle qui a posé pour vos tableaux?...

Magnifique chevelure... Fièvre, je crois... Le vrai type de la Liberté telle que le poète, le peintre, ou le sculpteur pourrait la rêver!

Speranza sortit brusquement.

— C'est une beauté un peu sauvage... son nom? demanda Sydonie.

— Speranza, répondit Angelo.

— Speranza?... mais c'est plein de poésie.

— N'est-ce pas une Sonnésine qui a été transportée à Rome à la suite de l'expédition des carabiniers contre les brigands?

— Oui, prince. Son père était de la bande de Gasparone.

— Avec un tel modèle, je comprends votre prédilection pour le genre de sujets que vous avez choisis.

— Sujets avec lesquels je vais divorcer; répondit Angelo. J'ai tenté de prendre un vol plus haut. J'ai ébauché plusieurs grandes compositions; mais je suis dans cette indécision du voyageur qui hésite devant plusieurs routes. Quelle est celle de la terre promise? Pour notre époque, nous avons deux écoles rivales: l'une avec ses réminiscences de l'antique et ses grands maîtres; l'autre avec son faire impétueux et sa devise: *La nature avant tout*.

— Je n'ai jamais compris cette rivalité qu'on leur suppose, dit le prince, et si l'on raisonnait, on se convaincrerait de leur intime liaison. Malheureusement dans les arts, comme en politique, en

religion, en toutes choses, on attache beaucoup plus d'importance à la signification que les mots n'ont pas qu'à celle qu'ils ont... Les grands maîtres, la nature; mais l'un est le complément de l'autre.

— Il me semble, à moi, dit Sydonie, que l'artiste ne doit s'inspirer que de son cœur; et alors trouver dans la nature des scènes à reproduire en harmonie avec ses sentiments. Elle est certainement très-liée, très-sublime pour l'œil qui sait lire dans ce beau livre de la création; surtout cette nature d'Italie, cette terre de promesse avec ses blanches colonnades et ses brunes jeunes filles, avec ses figures aux mœurs, aux usages remarquables, aux vêtements pittoresques et sauvages... Eden où les dômes sont d'or, où les oliviers montent entre les fleurs!... C'est Naples avec la magie aérienne qui l'environne; avec sa baie, cette conque d'azur jetée aux pieds d'un volcan!... Naples, où tout rappelle l'antiquité païenne, où l'homme du peuple a le don de l'inspiration poétique comme pour attester que le laurier d'Horace, de Virgile et du Tasse n'a point épuisé le sein fécond de la *Campagna felice*. La poésie est partout: dans les chants, dans la danse, dans les harmonies de la mer, dans tous les mystères d'une admirable nature qui fait vibrer à la fois les cordes de l'imagination, de l'âme et des sens. C'est Rome, la ville des souvenirs!... C'est Florence, ce pays de Toscane qui conserve encore du caracté

trère étrusque!... C'est Venise, avec son originalité et cette mer bleu si harmonieuse, avec son Lido et ses bizarres palais hérissant la Benta... Oh! que l'Italie est belle! Ces contrées sont faites pour l'artiste. — J'y ai vu des scènes qui, fidèlement glacées sur la toile, feraient de dignes pendants aux œuvres des grands maîtres. Par exemple, les saisons et les quatre grands pays de l'Italie, pourraient être personnifiés en quatre tableaux: Naples, avec sa *Fête de la Madone de l'Arc*, devrait ouvrir la série et représenter le printemps; l'été devrait être symbolisé par les *Moissons dans la Romagne*; l'automne par les *Vendanges en Toscane*, et l'hiver par le *Carnaval de Venise*.

— N'est-ce point un ange qui me parle et me prend par la main? pensa Angelo à cette théorie nouvelle de l'art formulée par la principessina.

— Je pense de même, dit le prince. Surtout, monsieur Angelo, je vous recommande la *Fête de la Madone* à Naples.

— Déjà, prince, on m'en a parlé, on m'a engagé à m'y trouver; ce que vous venez de me dire me décide; je rends grâce à vos rayonnements de votre esprit: jusqu'ici j'étais dans les ténèbres. Vous aussi, principessina, vous avez parlé, et vos paroles me seront ce que l'étoile lumineuse est au navire.

Dans cette visite, un tableau fut acheté à Angelo, et le prince en se retirant lui adressa ces paroles:

pas un être, autrefois doué de la vie, qui ait toisé le cercueil; pas une révélation d'outre-bombe pour soulager l'anxiété de la raison.

La vie qui s'envole à chaque pas, le souffle qui s'éteint, partout des débris, voilà tout ce que découvre l'observateur. Il faut mourir sans comprendre. Faut-il s'en réjouir?

Y a-t-il quelque chose au-delà de la tombe? Peut-on croire à cette existence étherée où les sens auront cessé d'agir?

Nous proposons de faire, en compagnie des lecteurs du Réveil, dans les numéros suivants, une excursion à travers les divers systèmes qui ont cours à notre époque sur l'origine des choses et d'apprécier sommairement chacun d'eux.

RODOLPHE D'ISIS.

CHRONIQUE LYONNAISE

Vous vous demandez qui je suis... Je tiens avant tout à satisfaire votre curiosité.

Écoutez : c'est le directeur du Réveil qui parle. Vous êtes un flâneur fantaisiste, vous poursuivez vos promenades par monts et par vaux, sans but déterminé, vous rêvez quelquefois et vous observez toujours, les salons vous sont ouverts et la mansarde vous connaît, vous avez l'esprit malin et le cœur bon : donc vous êtes l'homme qu'il nous faut.

Et je me suis laissé persuader.

Mais j'ai bien plus de chance que le spirituel Castudy, qui s'est vu obligé de commencer par un scandale, je débute moi par une nouvelle religieuse.

Vous souvenez-vous des bruits qui ont circulé, l'année dernière, sur le père Hyacinthe au sujet du carême : Il prêchera à Lyon, il ne prêchera pas. L'histoire a recommencé, dans les cercles religieux.

Le brave père qui a le droit de se faire admirer à Paris, aurait-il conquis ses entrées à la Primatiale de Saint-Jean ? Je n'en crois rien. Fourvière est trop bien gardée. — Cependant on l'affirme.

M. Philibert-Soupé qui n'est pas seulement le charmant diseur des cours de la Faculté, mais encore un spirituel écrivain, s'occupe en ce moment, les lundis à sept heures du soir, d'une étude sur Balzac. Elle est des plus intéressantes, je n'ai pas besoin de le dire, aussi il y a foule autour de la chaire du professeur.

M. Soupé aime Balzac et veut que la génération qui a produit les *Mémoires de Thérèse* apprenne à le connaître. Ce sera sa punition.

Vous vous êtes bien aperçu cette fois de la manie croissante du duel entre journalistes, puisque M. Lucien Jantet, du Progrès, et M. Eugène Jouve, du Courrier de Lyon, ont été sur le point de s'aligner à trente pas. Eux aussi en venir là !...

Toutefois, nous souhaitons de tout notre cœur que les querelles qui s'élèvent entre écrivains n'aient pas de plus graves conséquences.

Il est vrai que le *Salut public* qui a bien aussi ses petits moments de facétie, avait qualifié cette polémique d'*enragée*. C'était charmant. Mais il a cru devoir annoncer le lendemain qu'il avait commis une coquille et qu'il était le premier à reconnaître qu'il ne pouvait s'élever de polémique *enragée* entre M. Jantet et M. Jouve.

La rectification était-elle donc bien nécessaire ?

Grande nouvelle ! — Nous allons avoir des courses. Il ne nous manquait plus que cela. Nous avions, déjà en fait d'importations parisiennes, un Jockey-Club, des paniers pleins de Marguerite Gauthier en rupture de Chantilly, des littérateurs, des auteurs dramatiques du cru, des vaudevillistes et des petits journaux. Nous avions même Rossignol-Rollin et Gallicus, que Paris n'a pas, et nous allons avoir des courses !

— Surtout, monsieur, voyez en nous des amis, et disposez de nous en toute occasion.

L'artiste, confus et pénétré de reconnaissance, salua profondément ses visiteurs en accompagnant leur sortie.

Angelo crut avoir rêvé... L'image de la principessa était restée dans son souvenir; c'était, en effet, une de ces créatures, trouvées si rarement sur nos pas, dans les foules, mais qui laissent après elles, comme une émanation de leurs sens qui vous émeut et vous fait longuement rêver.

— Femme, ange, muse ou divinité, s'écria Angelo, tu m'a révéilé Dieu dans son plus beau miracle ! Dieu qui dut se reposer après t'avoir créée !... je ne sais ce que j'éprouve ; je ne sais quels sentiments inconnus s'agitent en moi !... Qu'il est beau le destin de ces hommes auxquels le monde prodigue de l'encens et des apothéoses !... Oh ! la gloire ! la gloire ! qui rejoint les distances et vaut des titres !... Si jamais cette auréole descendait sur mon front ? A l'œuvre donc !... et puis, comme dit le proverbe italien : « Avec le temps et la paille muriront les blés. » Aussi bien, je me demande ce que je fais ici... L'inspiration ne viendra point me chercher ; c'est à moi de la poursuivre. Je dois partir... partir !... mais elle ! Speranza ! l'abandonner !... elle si dévouée, elle qui tout à l'heure m'avouait son amour !... — Fatale existence que la mienne ! fatale à tous ceux qui m'entourent, à tous ceux qui me sont chers !... Non, mon cœur

Ah ! M. Jules Claretie a raison quand il s'écrie : Lyon se boulevardise. Hélas ! hélas ! Que sont devenues les brioche de la rue Ferrandière ! Nous nous boulevardisons que c'est une pitié !

L'écho des sifflets de la capitale n'a point effrayé le directeur des théâtres de Lyon. *Maison neuve* est en répétition. La pièce a été écrite pour M^{lle} Fargueil spécialement. Et M. Sardou qui ne veut pas être massacré ou mal compris nous expédiera à l'heure voulue par le train express et la charmante actrice et ses toilettes.

Vous pourrez donc à votre tour, provinciaux lyonnais, apprécier l'œuvre et son inspiration.

Et nous connaissons votre indépendance. Mais qu'il a de la chance le millionnaire Sardou !

On dit il est vrai dans les coulisses que le directeur consent bien à donner *Maison neuve*, mais qu'il ne veut pas entendre parler de M^{lle} Fargueil que M. Sardou lui impose.

Que craindrait-il donc ? Sans doute l'intéressante actrice ne se contentera pas d'entreprendre le voyage par pur amour de l'art ; mais la spéculation est bonne : Et l'attrait qui s'attache à la renommée, et les réclames de l'affiche !

M^{me} Sallard n'a jamais été tant applaudie que depuis qu'elle est engagée au Théâtre-Lyrique.

— C'est parce qu'on n'apprécie bien que ce que l'on va perdre, disait l'autre jour à mes côtés un auditeur mélancolique.

— Non, répartit en souriant un voisin facétieux, c'est parce qu'à l'orchestre du Grand-Théâtre on est très-décentralisateur, et que c'est la province qui consacre les réputations.

On a joué mercredi soir un ballet d'un auteur lyonnais — *Bakbac*, un joli nom qui ne dit rien, par exemple, mais cela vaut mieux que de mal parler. Et puis, tiré des *Mille et une Nuits* ! Quelle bonne pensée l'auteur a eu là ! C'est vrai, on ne tire pas assez des *Mille et une Nuits*.

L'auteur de *Bakbac* en a tiré la danse des bossus imitant le polichinelle mécanique, et des pantalons pour les danseuses en gaze pailletée.

Un spectateur a remarqué à travers sa lognette que l'innovation des jupes de gaze très-transparentes avait entraîné une diminution insolite du tulle réglementaire. M^{lle} R., entre autres en avait... si peu que... rien.

Mais nous en verrons bien d'autres. Le Progrès saisi, on ne sait pourquoi, d'un accès d'enthousiasme pour l'art plastique demande qu'on revienne aux tableaux vivants. Il réclame des femmes simplement vêtues d'un maillot couleur de chair, le plus approchant de la vérité.

Vous voyez bien incrédules que le Progrès tient à justifier son nom :

Le progrès des idées du siècle.

En attendant, les traîneaux circulent à travers la ville, — grelots au cou des chevaux, lanternes aux mains des cochers, et fourrures aux vêtements des promeneurs, rien n'y manque. — Nous sommes en pleine Sibérie.

Dites que les Lyonnais ne sont pas prodiges de leurs richesses. — Des traîneaux pour trois jours de neige !

GOZAGUE.

VOYAGE EN SUISSE

Par GALLICUS.

— Avez-vous lu l'humoristique brochure de Gallicus ?

— Nécessairement. On s'intéresse à la découverte d'une planète, et je resterais indifférent à l'apparition de Gallicus !... Allons donc...

C'est dans les colonnes du *Salut public* que Gallicus a révélé au monde la résurrection, en sa personne, de l'esprit gaulois. Qui l'eût cru ?

Ce journal des annonces et des hommes bien pensants ne contient que sucre et miel... littéra-

ture à la crème, philosophie à la vanille, morale à l'eau de rose, critique à la fleur d'orange, remarquez que je ne parle pas de politique, et pour cause : c'est là tout le menu du service quotidien.

Et les idées quelque peu rabelaisiennes de Gallicus sont venues se noyer dans ce sirop ?... Vraiment piège à mouches !...

Mais connaissez-vous Gallicus, vous a-t-il été donné d'apercevoir quelque part sa physionomie ?

Qui peut le dire ? Gallicus a la modestie du talent ; il se déguise.

Ce qui ne l'empêche pas de nous gratifier de quelques détails intéressants sur sa personne pour satisfaire notre curiosité.

Ainsi, il nous fait savoir qu'il écrit ses badinages littéraires aux heures paresseuses des vacances ; qu'il a des amis avocats ; qu'il se livre avec eux aux excursions dans les hautes montagnes du Bugy, aux parties de chasse, aux joyeux dîners ; qu'il connaît le Digeste et la loi Gombette... Ah ! qu'il y prenne garde, déjà sous le masque on voit — percer le bout du nez, — et trop souvent il n'en faut pas davantage pour connaître exactement l'homme.

Si les juges d'instruction pouvaient toujours avoir devant les yeux le bout du nez du coupable, comme ça marcherait !... Mais quand ils peuvent découvrir quelque chose, ils commencent d'ordinaire et tout naturellement par apercevoir les talons.

L'inspiration de Gallicus est des plus heureux. Le besoin se faisait sentir de voir revivre la bonne, grosse et franche gaité, la malice gauloise. Mais l'auteur a-t-il réussi dans cette entreprise ? Qui oserait douter de Gallicus ? Il est si bien conformé, si vigoureusement bâti. On ne saurait être plus gaulois.

D'ordinaire on ne juge pas un auteur sur quelques articles de journaux, sur un petit volume. Mais la renommée n'a pas attendu chez lui le nombre des productions littéraires. — Le petit livre s'élève... il faut voir... — On fait queue chez les libraires.

Ce n'est pas tout, les confrères en journalisme, point jaloux, ce qui n'a pas lieu, au dire de Gallicus, parmi les avocats, reproduisent avec empressement ses élucubrations prosaïques et poétiques. Ils tronquent bien il est vrai, quelque fois les citations, ils se permettent de retrancher les charmants petits vers où il est question du Diable parce qu'ils en ont peur, ce qui ne réjouit pas précisément l'amour-propre de l'auteur, mais il est trop bon diable pour s'en fâcher sérieusement.

Cependant si gaulois que puisse être le récit du voyage en Suisse, si humoristique qu'apparaissent les souvenirs, il est difficile d'admettre qu'il ait à lui seul fait la popularité de Gallicus. Elle doit tenir à d'autres causes.

Comment se fait-il que l'intermittente verve de cet auteur, qui écrit peu, soit depuis longtemps connue ? Il y a de lui des mots, des phrases qui font prime sur la place ? où les a-t-on recueillis ?

Gallicus n'a pas voulu priver le monde des lettres de ses impressions de voyage. Il y aurait de l'ingratitude à ne pas l'en remercier, mais vraiment n'y met-il pas un peu de coquetterie ?

Quand tous les lecteurs se sont pâmés d'admiration devant les articles du *Salut public*, il proclame dans la préface du volume qui les reproduit, qu'il n'est pas un grand architecte, tout au plus un dessinateur d'occasion et il compare son œuvre à une pochade même réussie !

Je sais bien que le *même réussie* est d'une malice charmante, mais malgré ce correctif, j'aperçois le sourire, avec le petit balancement de tête... qui veulent dire : J'espère bien que vous ne me croirez pas... et j'attends un compliment...

Cette espièglerie est tout à fait gentille de la part de Gallicus. Mais ce serait une faute pour tout autre littérateur. Il ne faut jamais rapetisser son œuvre. Le lecteur est souvent si naïf, si crédule, qu'il prend les déclarations telles qu'on les lui donne. Et que resterait-il, par exemple, s'il avait l'esprit assez mal tourné pour retrancher le *même réussie* ? Heureusement, il n'y a pas de danger.

L'auteur déclare que quelques amis lui ont reproché de n'être pas assez *chauvin*. Si cette observation n'était pas faite avec un si imperturbable sérieux, je serais fort tenté de croire à une énorme ironie, d'autant mieux que les amis de Gallicus étant des avocats, cultivent assez avantageusement cette figure de rhétorique.

Accuser à notre époque un esprit d'élite de n'être pas assez *chauvin* !... Mais quel souffle a donc passé sur ces intelligences amies ! Je ne savais pas, vraiment, Messieurs les avocats fussent si féroces ? D'où leur est donc venue cette exaltation, cette naïve fureur de chauvinisme ?

Mais ce qui est bien plus ébouriffant, c'est le reproche adressé à Gallicus... et encore après avoir lu son livre ! Décidément, il n'y a plus que l'in vraisemblable de possible.

Tout ce qui n'est pas Français est joliment bien traité dans la pochade réussie. Suisses, Allemands et Anglais, ces derniers surtout, doivent être fiers des compliments qu'on leur adresse, de l'affection qu'on leur témoigne. Depuis le commencement jusqu'à la fin du volume, la verve gauloise se moque agréablement de leurs personnes, de leurs habitudes, de leurs coutumes et s'indigne de leur cuisine.

Voulez-vous un échantillon.

Gallicus qui malheureusement partout a rencontré des Anglais, est à peine arrivé à Lausanne qu'il ne peut plus se contenir, et la prose ne suffit plus à exprimer ses tendres sentiments à leur égard.

Je vois enfin une bande d'Anglais,
Vêtus de gris et tout rasés de frais,
Port orgueilleux, figure atrabilaire,
Geste affectant la perpendiculaire.
... etc.
L'ennui partout étendant son lineuil
Sur ces longs traits plus glacés qu'un cercueil.

Puis, comme la poésie n'a pas assez chargé le tableau, il ajoute en prose :

« Ils *infestent* tous ces rivages, à ce moment surtout où la cure du raisin les oblige à se nettoyer à fond l'estomac et le reste. Ne pourrait-on pas livrer la Suisse et le Tyrol aux Anglais pendant un mois, et ce exclusivement, à la condition qu'ils n'y reviendraient plus d'une année ? Notez que j'admire la grande nation britannique, mais, en conscience, les Anglais me gêneraient le Niagara. Ils sont si fiers, si mornes, si gauches, si glacés, si gantés, si raides, que je comprends la piraterie des maîtres d'hôtel à leur rencontre. Mais, pour Dieu ! messieurs les hôteliers, traitez-nous différemment. »

Ainsi, c'est convenu, exercer la piraterie contre un Anglais, le rançonner, le piller, — c'est fort naturel, — rien n'est plus licite... Mais n'allez pas, maraudeurs, pendants, vous permettre de traiter de la sorte un Français. Vous devez avoir le respect de sa gaité.

ne doit point faiblir... et je dois tout sacrifier à mon art !... Je partirai.

Ces dernières paroles furent prononcées à haute voix par Angelo, lequel, dans ce moment de surexcitation fébrile, ne remarqua pas Speranza qui venait d'entrer.

Speranza poussa un cri...

Angelo s'élança pour la soutenir dans ses bras. — Mais déjà la fille des montagnes avait maîtrisé son émotion.

— Speranza !... vous étiez là ?... Vous avez entendu ?... lui dit Angelo. — Ah ! vous me trouvez bien cruel ! Écoutez-moi, pauvre Speranza, savez-vous que pour satisfaire à ma vocation d'artiste, mes parents ont compromis l'avenir de leurs autres enfants ? Sacrifice insuffisant ! Le comte de Torre-Alba m'offrit les moyens d'étudier pendant trois ans à Rome. Je partis donc, sentant les obligations que je venais de contracter. Les trois années fixées se sont écoulées ; ce sont là des dettes sacrées que je dois acquitter par mon travail. Speranza !... il ne m'est donc pas permis de répondre à votre amour... L'amour est une chose du ciel que l'on ne doit point profaner par l'ingratitude et l'oubli. Je ne suis point venu jusqu'ici sans avoir ressenti une puissante attraction qui m'entraîne irrésistiblement vers vous ; mais quoi ?... pour vous quitter comme je vais le faire demain !... non, ma conscience répugne à cela.

— Il me repousse ! murmura Speranza... Oh !

je ne lui offrirai pas le spectacle de Speranza éblouissante de parures, entourée d'adorateurs ! Non... je retournerai dans nos montagnes !... Là, tout est sauvage et silencieux, tout sera en harmonie avec ma douleur.

— Vous ne m'en voulez pas, Speranza ?

— Moi ?... oh ! non... Vous m'avez brillé sur le cœur comme un éclair, et vous y avez laissé votre volonté qui sera la mienne ; vous me trouverez résignée... J'aurais toujours été pour vous un obstacle, jamais une source de bonheur... Non, allez, marchez dans votre avenir, dans votre voie ; ma pensée en tout lieu vous suivra, mon âme sera joyeuse quand votre nom glorieux viendra frapper mon oreille... Seulement, pensez quelquefois à la triste Speranza.

— Speranza !... exclama Angelo, ému à la vue des larmes qui coulaient lentement sur le visage de cette fille au cœur de feu ; puis l'artiste s'adressa mentalement cette question : — En la quittant, n'est-ce pas au bonheur que je vais dire adieu ?

Hélas ! l'artiste plébien et la Sonninese, ce prince et sa fille, devaient être égaux devant la fatalité qui allait briser toutes ces existences.

Quelques explications sur le prince Commène sont nécessaires :

Le grand acte de l'indépendance de l'Italie était déjà en élaboration en 1826.

Parmi les soldats les plus dévoués à cette noble cause, se trouvait le prince Commène ; nature d'ar-

tiste, il aimait le beau et le grand ; esprit supérieur, il voyait l'avenir de l'Italie dans son unification.

Le prince Commène avait des convictions entièrement opposées aux idées réputées les plus avancées encore de nos jours ; il ne croyait pas à la possibilité du règne de la raison parmi les hommes ; et partant de là, les en jugeant indignes, il n'était nullement partisan du principe de liberté absolue, qu'il considérait comme un moyen de mystification, une arme dangereuse dans les mains des démagogues et mystagogues. Aussi donnait-il raison au démocrate César contre le rétrograde Brutus, voyant l'avenir de l'humanité d'abord dans le progrès greffé sur la force, convaincu que le progrès ne pouvait se faire *da se*.

Le prince avait deux enfants, sa fille Sydonie qu'il aimait tendrement, et un fils du nom de Sigismond qu'il avait maudit. Ce fils avait débuté dans la vie par des désordres graves, et prenait à tâche d'être la contradiction vivante de son père ; caractère fauve et cruel, incapable d'aucun héroïsme de sentiment, mais organisé pour le mal, il s'était vendu à l'Autriche et avait pris parti pour les oppresseurs, lorsque son père était au contraire un des plus ardents défenseurs de l'Italie.

Nous avons dû tracer ici la silhouette du colonel Sigismond Commène, car nous le retrouverons dans une phase décisive de la vie d'Angelo.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

Il faut voir, en outre, comme Gallicus arrange un historien anglais qui, dans un livre interdit en France, mais qu'on peut lire en Suisse, se permet de faire le récit de la bataille de l'Alma autrement qu'on ne nous l'a racontée.

Et ce conseil exclusivement adressé au voyageurs français.

« Quand des Anglaises parleront trop haut, comme si l'univers leur appartenait, dites que votre culotte vous gêne. Rien que l'idée d'une inexpressible les fait rentrer sous terre. »

J'avais toujours eu la naïveté de croire qu'une Française ne savourait pas mieux les délices d'une inexpressible, — mais peut-être Gallicus en sait-il plus long que nous sur ce sujet.

Et Gallicus n'est pas assez chauvin !!!

Nous ne le suivrons pas dans son voyage.

A la gare, avant de partir, il a eu la sage précaution d'acheter un guide, et il est trop prudent pour s'écarter de l'itinéraire tracé et se livrer à l'imprévu. Il ne manque jamais de voir dans chaque ville les particularités intéressantes qui lui sont signalées, absolument comme pourrait le faire l'Anglais le plus méthodique. — Que voulez-vous, il en a tant rencontré sur sa route! Puis s'il lui vient par hasard une réflexion, quelle qu'elle soit, parce qu'elle ne peut être que gaie ou originale venant de lui, il nous la transmet telle qu'elle se présente au courant de la plume.

Gallicus, qui est partisan du repos de l'esprit pendant les vacances, ne voyage pas pour s'instruire, il se promène pour se distraire. — Dès lors ne lui faites pas l'injure de croire qu'en publiant son livre il a eu la prétention d'instruire les autres. Ne lui demandez pas des observations philosophiques sur l'histoire, le gouvernement, les idées, les mœurs, l'avenir de peuples qu'il visite. Il n'a rien voulu approfondir, il n'a vu que la surface; et comme il est de bonne humeur, il rit de tout. Peut-être qu'en passant, il fera une petite strophe sur la liberté, parce qu'il ne peut pas oublier qu'il est en Suisse; mais ne vous effarouchez pas, ce n'est qu'une traduction, — ce qui ne lui enlève pas sa valeur.

Cet opuscule sans but déterminé a au moins un mérite, — celui de la brièveté, — mérite trop rare pour que je n'en félicite pas l'auteur. Il est économe de sa prose et avaré de sa poésie: le tout ne comprend que 110 pages. On ne saurait être mieux inspiré. Après cela, il est vrai, vous ne pouvez pas vous représenter exactement ce que peut être ce charmant pays dont on vous parle, ce que ressemblent ses lacs, ses montagnes, etc... mais la lecture est bien plus vite achevée, et, foi de journaliste, la pochade est bien mieux réussie.

Il y a cependant un point sur lequel il est prodigieux de détails, et à cet égard, son livre est le guide le plus complet qui ait vu le jour. Il s'agit de la nourriture et de l'hôtel qui la donne. Gallicus, qui n'est pas Anglais, mais qui a bon coffre à ce qu'il paraît, aime le confortable, le bon vin et la bonne cuisine. — En voyage, il faut d'abord bien vivre, les idées humoristiques viendront après. Mais notre voyageur sensualiste ne peut pas supporter d'être écorché. — Or, il paraît qu'il a été souvent trompé dans ses espérances. Aussi comme il lance sa malédiction à tous les hôtels qui ne savent pas troussez la côtelette à la française, lui procurer la poularde de Bresse et lui servir le véritable Bourgogne. Comme il écrase les rapaces gargoniers qui l'obligent à payer d'autant plus cher qu'il a été moins bien traité!

Mais les derniers numéros du *Salut public* nous apprennent bien mieux encore que le livre humoristique, que chez le spirituel Gallicus, cette qualité qui surpasse toutes les autres, savoir bien vivre... est éminemment française.

Les montagnes du haut Bugy ont eu souvent l'honneur de le posséder, et il leur a fait, il y a peut de temps, toujours dans le journal bien pensant, l'honneur des plus attrayantes et des plus patriotiques descriptions.

Or, au récit des festins homériques qui suivent le retour de la chasse, on voit qu'il peut aisément tenir tête aux plus robustes gaillards d'Hauteville, engloutissant au dessert leur *mâchardt* vénéré.

Mais il ne s'agit pas pour lui uniquement de s'ingurgiter, comme le ferait un Anglais, il veut, avant tout, se mettre en gaité. Aussi, non-seulement il boit bien, mais, la figure rayonnante, il chante le couplet ou débite la tirade de circonstance, et alors les applaudissements éclatent, la main serre cordialement la main, quelquefois on pousse l'enthousiasme jusqu'à s'embrasser, et l'amitié est cimentée pour la vie.

Il est vrai que chanter le vin, la bonne chère, le mirliton, n'offre rien de nouveau. — Depuis que Noé a pris sa première pilule la chanson n'a jamais tari.

Et si aujourd'hui on chante si peu et si mal, c'est que le xviii^e siècle, avec ses trois ou quatre caveaux successifs, depuis Collé, Panard, Piron, Vadé et autres, jusqu'à Désaugiers et Béranger, a épuisé ce genre de poésie.

Mais Gallicus ne veut pas admettre qu'on puisse

abandonner le couplet au dessert. Le bonheur de l'humanité est intéressé à sa résurrection.

Un abbé comme on n'en fait plus, un abbé du xviii^e siècle, qui n'avait pas sur la sainteté toutes les idées orthodoxes, mais qui voulait donner à l'homme la paix perpétuelle, ne croyait pas qu'on pût y parvenir sans l'influence de la gaité.

« L'âme, dit l'abbé de Saint-Pierre, est sujette à beaucoup de maux, que les plus belles spéculations de Sénèque ne peuvent ni prévenir ni si bien guérir que la gaité que donne le bon vin... »

Il ajoute que ce dont il se soucie le plus quand il est à table, c'est de la gaité et de l'agrément des convives: « Je ne fais jamais bonne chère quand mon esprit n'est pas de la partie. »

Gallicus est évidemment de la même école, et tous ceux qui liront ces lignes regretteront de ne pouvoir participer aux festins gaulois, non moins spirituels que truffés.

Les dernières lignes de la brochure nous annoncent d'autres voyages et par conséquent nous font entrevoir d'autres souvenirs également humoristiques. C'est une fort agréable perspective, mais aurons-nous la patience d'attendre? Il ne faut point oublier que nous appartenons à la race latine, et Gallicus doit connaître, je le suppose, quels sont ses défauts.

Veut-il me permettre de lui indiquer un moyen de nous calmer et de nous distraire en attendant le voyage en Italie ou en Espagne: ce serait de nous raconter quelques-unes de ses promenades à travers la ville et ses restaurants. Et il laisserait de côté le passé et l'avenir de Lyon pour nous entretenir de son présent.

Que pense-t-il de mon idée?

Je sais qu'il n'a pas besoin que le *Réveil* lui offre ses colonnes, mais s'il daignait les accepter, il me semble qu'il en ferait pour jamais disparaître la tristesse et l'ennui.

Quand la gaité française aura besoin d'un représentant, Gallicus alors sera nommé député.

Melchior DEBIEUX



THÉÂTRES DE LYON

La *Conjuration d'Amboise* n'est pas, à proprement parler, une pièce historique; je ne saurais, en effet, donner ce nom à un drame uniquement parce qu'il met en scène des personnages qui ont un nom dans l'histoire.

L'ouvrage de M. Bouilhet n'a pas d'autre prétention historique que celle de mettre en lumière et d'étudier, à son point de vue spécial, les caractères des personnages du règne de François II et de la reine-mère Catherine de Médicis. De la conjuration elle-même il n'en est pas, ou presque pas question.

Nous laisserons de côté, dans notre analyse, les querelles religieuses et les intrigues de cour du xv^e siècle, pour nous en tenir à la partie littéraire et à l'agencement scénique.

Très-haute et très-honorée dame de Brisson, mandée à la cour par la reine-mère, est assaillie en route par un groupe de partisans dont la dévotion le prince de Condé, frère du roi Antoine de Navarre, et chef occulte du parti huguenot.

La bonne tenue, la courtoisie et l'élégance du prince, laissent dans l'âme de la comtesse une impression profonde qui, la reconnaissance aidant, se transformera bientôt en une passion violente, qu'exploiteront avec adresse la reine-mère, le duc de Guise, et son âme damnée, le farouche Brisson.

Sur ces entrefaites, Condé, bravant la colère du roi, ose se présenter à la cour dans le seul but de revoir et de fasciner son apparition de la veille. Vaguement accusé par le roi d'être le chef de la conjuration, il nie toute participation à et jette à ses accusateurs son gant que nul ne relève; le duc de Guise, lui-même, se déclarant le second du prince. Enhardi par ce premier succès, Condé veut rester auprès du roi; mais, pressé par ses amis qui lui dévoilent les secrets desseins du duc de Guise, il consent à s'éloigner de la cour, non sans prévenir toutefois la comtesse du lieu de sa retraite.

Dans une scène qui a quelque analogie avec celle du troisième acte de *Louis XI*, la reine-mère parvient à circonvenir la comtesse et à lui arracher son secret. Dès lors, certaine de cet amour dont elle soupçonnait l'existence, elle persuade à la jeune femme que le prince, en se cachant, court le plus grand danger, et que le seul moyen de réparer à néant l'accusation perfide dirigée contre lui est de revenir au plus vite. La comtesse seule peut le ramener; elle ne s'y résout qu'après de violents combats intérieurs et un monologue très-beau, dont le dernier vers est lui seul un poème:

En cette extrémité,

La pudeur d'une femme est une lâcheté.

Dans une chambre fort modeste, le prince de Condé reçoit la visite de M^{me} de Brisson. Elle vient le conjurer de reprendre le chemin de la cour, d'avoir confiance en la reine-mère qui le protégera, de ne pas jouer insoucieusement sa vie; c'est une amie qui tremble et qui pleure; mais lui ne l'écoute même pas. Tout entier aux charmes de la comtesse, il oublie sa situation pour ne songer qu'à son amour, au bonheur d'être près d'elle. Soudain on entend au dehors un bruit de pas et la voix de Brisson réclamant, au nom du roi, que la porte lui soit ouverte. Le prince alors confie à la garde de son fidèle Gonnclin la femme du farouche expéditionnaire, à laquelle il promet d'exaucer ses desirs; puis, il éteint les lumières, et résiste vaillamment à ses trois assaillants jusqu'à l'arrivée de quelques huguenots, embusqués près de la maison du prince, pour veiller sur lui et sans doute aussi pour fournir à leur chef, le fanatique Poltrot, l'occasion de débiter une tirade magnifique, ce dont M. Laty s'acquitte très-convenablement.

Nous sommes de retour au château; Marie Stuart reçoit les confidences de son époux, et cherche à relever son courage.

Je sens là comme un roi qui ne peut pas sortir,

dit le chétif monarque. Ce vers peint admirablement les défaillances, les élans comprimés, les espoirs sans fin de cet enfant, à la vue du sceptre qu'il aime et qu'il est impuissant à porter. Pourtant, la volonté triomphera de la faiblesse; François II sera roi autrement que par le titre; il saura faire acte d'autorité, et le prince, arrêté comme coupable de haute trahison, sera, de par le roi, emprisonné, jugé et condamné. Il maudira la comtesse de Brisson, qu'il croit complice de ses ennemis, et fera contre mauvaise fortune bon cœur, en cherchant à irriter le mari de la dame, devenu son geolier, par son insouciance feinte.

Au fond, il souffre de la vie, et lorsque le duc de Guise lui fait proposer sa grâce, il la refuse fièrement: qu'en ferait-il? Celle qu'il aimait l'a trahi!

Elle, cependant, ne se résigne pas à passer pour coupable aux yeux du prince; voilée, elle pénètre dans sa prison, lui avoue son amour et finit par le convaincre de son innocence. Tout entier aux transports de sa passion rejuvenie, le prince ne prête qu'une oreille distraite au bruit que font au dehors les charpentiers qui construisent son échafaud, mais chaque coup de marteau retentit comme la foudre pour la comtesse, et, ne voulant pas survivre à son amant, elle s'empoisonne au moment où, par suite de la mort du roi, Condé redevient libre.

Le choix du sujet a dû contribuer pour une grande part au succès éclatant de ce drame à Paris. La *Conjuration d'Amboise* est un événement de notre histoire resté populaire parce qu'elle s'est faite au nom de la liberté de conscience, parce qu'il s'agissait d'arracher un jeune et faible monarque à des usurpateurs sanguinaires, aux implacables Guises et à l'infamie Catherine de Médicis. Condé, chef du parti de la réforme, n'avait pas osé se mettre ostensiblement à la tête des conjurés. Mais M. Bouilhet, qui en a fait le héros de son drame, lui a attribué plus de courage que ne lui en reconnaît l'histoire, et il a laissé à peu près dans l'ombre le chef ostensible, l'audacieux et dévoué La Renaudie. N'y a-t-il pas là une injustice historique?

Le vers de M. Bouilhet est d'une facture élégante, riche d'idées et de rimes, imagé, abondant, gracieux, coquet même, ce qui est un tort au théâtre. Ses caractères sont sérieusement étudiés et finement rendus; le sujet et l'action sont également intéressants; l'interprétation suffisante en général. Pourquoi donc la *Conjuration d'Amboise* n'a-t-elle fait que 692 fr. 05 de recette à la seconde représentation?

La direction, qui s'est fourvoyée beaucoup dans la distribution de certains rôles, notamment ceux de François II et de Gonnclin, n'a pas fait, à beaucoup près, autour de ce petit chef-d'œuvre, autant de réclame que pour la *Vie parisienne*; elle jugeait la pièce condamnée d'avance. On est tenté de se demander ce que deviendra le goût public, — ou même s'il pourra exister encore dans quelques années, — avec de pareilles anomalies. L'ignoble envahit tout, lui seul est grassement rétribué, et, qui plus est, louangé; le beau se voit contraint de lui céder le pas et de recueillir à son passage presque les huées de la foule.

J'espère bien que, pour ne pas dégénérer, le public enthousiaste d'Offenbach viendra siffler en masse le *Bourgeois gentilhomme*.

M^{lle} Smith a parfaitement rendu le rôle de la comtesse; la phrase, d'ailleurs, pourra rester en cliché, car cette artiste est, à mon avis, la plus consciencieuse et la plus tragédienne de notre troupe de drame. M. Bondonis, excellent dans les passages amoureux ou comiques de son rôle, n'a pas, dans certains autres, toute la majesté désirable; M^{mes} Abit et Meyronnet, MM. Butaut et Lebrun sont convenables et rien de plus. Quant à

M. Dorsay, je ne saurais trop l'engager à prendre sa retraite.

L'abondance des matières me force à renvoyer au prochain numéro mon étude de la troupe d'opéra-comique.

On a beaucoup remarqué, dans *Bakbac*, le nouveau ballet de MM. Édouard Clerc et Constantin, la toile de fond du premier acte, le pas de M^{lle} Navarre, les bras de M^{lle} Richer, les jambes de M^{lle} Céleste et les écoles de M. Ginot. Le public attend avec impatience le moment où ce jeune homme pourra danser une seule fois sans faire un faux pas.

Que je signale, en terminant, à la direction, une réforme sérieuse à opérer. Les personnes qui prennent leurs billets d'avance sont tenues de faire queue comme les autres à la porte de nos théâtres. Il ne serait que juste de laisser entrer librement, une heure avant le lever du rideau, les gens munis de billets pris d'avance et qu'ils ont payés 25 centimes de plus. ALFRED DEBEAUCY.

P.-S. — Une erreur de composition en supprimant le nom de M^{lle} Bibés et deux lignes dans mon article de samedi dernier a rendu une phrase inintelligible; j'espère que le lecteur aura su la rétablir dans son entier.

LES CAFÉS-CONCERTS

Ami lecteur, salut!

Il m'est accordé cinquante lignes par quinzaine pour vous entretenir des cafés-concerts. Cinquante lignes c'est peu! Dès lors le verbiage m'est à jamais interdit.

Et, coupant court à mon boniment, j'entre en matière sans autre préambule.

Des couronnes, tressées par mes mains, sont là à portée de mes doigts pour être distribuées aux artistes de talent qui auront bien mérité de la chanson; quant aux chanteurs mutins ou paresseux, c'est avec une bonne férule toute neuve que je les remettrai sur la voie ou leur rafraichirai la mémoire.

La distribution va commencer. En avant! Vert-de-Gris!

Le Café-Chantant est le palais de la chanson, — mais comme elle était plus gaie, plus spirituelle et plus aimable dans les caveaux enfumés du 18^e siècle. Elle exprimait au moins une idée, une passion ou un sentiment. Sous les lambris dorés des vastes établissements lyriques qui lui sont consacrés, elle a pris depuis quelques années, — chacun a pu s'en convaincre, — je ne sais quelles allures de fille de mauvaise vie qu'il est assez fâcheux de lui voir garder. Ses vers, empreints pour la plupart d'un cynisme révoltant sont tous consacrés à l'apologie des petites dames et des petits messieurs, deux catégories de monde plus à mépriser qu'à glorifier.

La *Femme à barbe* a été l'avant-coureur de cette nuée de chansons de *chair* qui empoisonne aujourd'hui nos établissements lyriques et les vitrines de nos marchands de musique. Ce genre ne demandant aucun talent pour être traité et rapportant beaucoup de droits aux auteurs, tous les rimeurs à court d'idées se sont mis à en faire; la contagion a gagné la province, et de là nous viennent ces ordurières inepties: La *Sonnambule*, *Solide au poste*; la *Nourrice sur lieux*; la *Manguese de fer*; la *Terrible Savoyarde*, et cent autres qu'il me répugne de nommer.

En conscience, il est impossible, en voyant à quel degré de dépravation nous sommes descendus, de ne pas s'adresser cette question: Où allons-nous?

Au Théâtre, la *Vie parisienne*; au Café-Concert, la *Lionne*: voilà notre littérature! e!

Et constater qu'il y a non-seulement des artistes de talent pour interpréter cela, mais encore un public assez... indulgent pour sanctionner de telles élucubrations et les encourager. Triste! triste!

Et cependant peut-on entendre Lafourcade chanter: *C'est dans l'nez qu'ça me chatouille*, une chanson naïve, s'il en fut, sans admirer la verve et l'excellente diction de cette jeune artiste? Est-ce possible aussi de se récrier contre Olympe Derville, quand celle-ci nous a raconté l'histoire d'*Agathe*, une drôlesse qui n'est pas

Joli, jolie

Mais qui est bonne comme du pain?

Non. Tout ce qu'on peut, c'est regretter que son talent soit si mal employé, et inviter les poètes à rendre à la chanson sa mâle virilité et son prestige d'autrefois. L'oseront-ils? Espérons-le.

Pierre Dupont a déjà commencé le sapement. Le chantre des *Bœufs*, malgré sa trogne fleurie, est encore très-vert, et j'ai foi en lui. Au *Messager des Dieux*, il y a un ténor spécialement affecté à l'interprétation de ses œuvres. Lui, de son côté, se fait des prosélytes pour la bonne cause. La semaine dernière, je l'ai vu attablé au Casino avec Arthur Lamy et un autre chansonnier dont le nom m'est inconnu, il avait tout l'air de les sermonner. Les a-t-il convaincus? Si c'est oui, espérons que bientôt nous verrons chez nous la chanson ressusciter et, épurée de ses vices, reprendre son essor pour planer libre et fière sur la France, sa patrie. Ah! ce sera un beau jour celui-là.

A quinzaine une critique sur les artistes et des détails sur nos estaminets.

JULES CÉLÈS.

P. S. — Nous consacrerons quelques lignes de critique ou d'analyse à toutes chansons dont il nous sera adressé deux exemplaires.

Le Gérant: RAYMOND.

LE RÉVEIL

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON, galeries de l'Odéon.

SOMMAIRE.

A nos Lecteurs	par la Rédaction.
Les Parisiens pendant l'Exposition universelle	Barrillot.
Chronique parisienne	Castaudy,
Etude philosophique	Rodolphe d'Isis.
Chronique lyonnaise	Gonzague.
Voyage en Suisse par Gallicus	Melchior Drachk.
Théâtres de Lyon	Alfred Debeauvy.
Cafés-concerts	Jules Célès.
Angelo, roman (suite)	Stanislas Charnal.

A NOS LECTEURS

Nous n'offrons pas encore au public notre journal aussi complet que nous le désirons. Les difficultés pratiques d'une organisation sont en province plus compliquées qu'on ne l'imagine, surtout avec une combinaison comme celle que nous avons innové, qui exige nécessairement une double rédaction, à Paris et à Lyon.

On le comprend, sans peine, une entreprise comme la nôtre, ne peut-être tentée en vue d'une spéculation pécuniaire; il est facile à tout lecteur de s'en rendre compte, s'il calcule d'un côté les frais de rédaction, le coût d'un format aussi grand, de l'autre, les résultats d'une vente qui est forcément restreinte. Si notre but eût été d'encaisser les profits d'une affaire, c'est une feuille sans conséquence et sans valeur, de celles qui naissent du jour au lendemain, non un journal dans le sens élevé du mot que nous estimons hasardeux.

Nous avons promis de rendre notre journal non-seulement intéressant, ce qui est indispensable mais encore utile, ce qui ne l'est pas assez, aux yeux de quelques-uns. Nous saurons y parvenir.

Il a été décidé qu'on suivrait autant que possible dans la publication des articles que les écrivains étrangers à sa rédaction voudraient bien lui adresser l'ordre de leur réception.

Les matériaux abondent déjà à la rédaction du Réveil.

LES PARISIENS

PENDANT L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Les modes sont comme l'Océan, elles ont leur flux et leur reflux; les unes s'en vont et les autres reviennent, absolument comme dans la vieille chanson que toute la France chantait lorsque je faisais l'école buissonnière.

Ainsi que beaucoup de journaux ont semblé l'affirmer, pendant l'Exposition nous serons tous, selon nos moyens, habillés d'une façon excentrique, — pourquoi pas? Est-ce que les hommes ne sont pas des bimanés qui singent toutes les extravagances.

Si ces bruits sont des vérités, bien qu'il ne faille pas s'y fier, les journaux sont bavards comme des portières, il y a longtemps qu'on le dit, je voudrais avoir assez d'influence sur les modes pour en tailler moi-même les patrons et pour en nuancer les couleurs.

Voici de quelle manière j'affublerais nos marionnettes vivantes que le fil de l'égoïsme et de la vanité fait mouvoir d'une façon typique en fait de mœurs et d'atticisme.

Suivez-moi, lecteurs, dans cette odyssee carnavalesque.

Les poètes parnassiens, rimeurs à calembours, seraient drapés d'une cape à la *Don César de Bazan*; il leur serait défendu, bien que marchant sur de longues échasses, de faire le grand écart dans le ruisseau; mais ils pourraient allumer leur cigare à la langue de feu des réverbères, et même se placer un lampion sur la tête afin de ressembler à un génie quelconque.

Les journalistes-girouettes, les folliculaires, tous ces faiseurs de colifichets pour les lecteurs sérieux, auraient la taille et le reste serrés dans un costume d'arlequin et porteraient en guise de batte une plume de paon.

Les sculpteurs, dans un maillot d'un blanc irréprochable, ne devraient pas sortir de chez eux, malgré pluie et vent, sans avoir la gueule enfarinée, — style Veillot. — Nul ne

leur ôterait la liberté de prendre pour piédestal le perron d'un monument public et de se faire admirer par les passants; si l'un d'eux les marchandait, ils répondraient: « Ce n'est pas nous qui avons sculpté ces Antinoüs; choisissez celui qui vous plaît et adressez-vous à son père. »

Les peintres se feraient tailler une robe de chambre dans leur plus grande toile; par ce moyen ils seraient à l'abri de la pluie et montreraient leur chef-d'œuvre sans avoir à le porter à l'Exposition des beaux-arts; cette réclame pourrait porter préjudice aux journaux, mais première nécessité commence par soi-même.

Les charbonniers ne se débarbouilleraient pas; ils donneraient à leur feutre la forme du chapeau de Bazile, à seule fin d'épouventer les sorbonniens.

Les académiciens, pour leur punition d'avoir laissé Janin à la porte de leur tombeau, porteraient constamment leurs habits à palmes vertes, jusqu'à ce que le soleil les jaunisse comme paille.

Les commerçants de fêtes, costumés à la *Barbe-Bleue*, crieraient à la recette: « Montes-tu? ou si je descends; » pendant cet effet dramatique et palpitant que jalouseraient le Théâtre-Français et de l'Odéon, sœur Anne soupirerait. « Je ne vois rien venir... en fait d'œuvres littéraires. »

Les dramaturges dont le Pégase s'est cabré et leur a fait tomber le nez quelque part, se cacheraient sous une robe de trappiste et s'agenouilleraient pour demander pardon à Dieu de leurs crimes de lèse-moralité. Qui sait? ils feraient peut-être les réflexions suivantes: Si au lieu d'avoir préconisé les dépravations de ce monde barbare qui vise plus aux mollets féminins qu'à la candeur de l'âme, nous eussions fait de l'art moral et critique, ainsi que feu Molière, nous n'en serions pas à porter le cilice! Ah! malheur! Veillot va nous croire de sa congrégation.

A propos de ce chef de la truanderie cafarde, les veillotistes, serrés en phalanges de hedeaux,

armés de goupillons, aspergeraient les places et les rues, d'abord pour cause de salubrité publique, et ensuite pour préserver nos visiteurs d'un grave inconvénient, car ils ne seraient pas flattés d'être asphyxiés par le porte-coton de Loyola; cela pourrait les dégoûter de revenir chez nous.

Les acteurs et les actrices choisiraient le costume de leur rôle favori; les travestissements ne seraient pas défendus; les duègnes mettraient leur robe d'ingénue, qui leur rappellerait l'heureux temps où leur beauté faisait prime.

Les directeurs porteraient sous forme de talma l'affiche du spectacle du jour; comme les directeurs sont très-économiques, il y aurait économie de papier, de tirage et d'affichage, leur caisse et le public ne s'en plaindraient pas.

Certaines femmes que l'on ne nomme pas, seraient coiffées à la Ninon; mais leurs cheveux, au lieu de se balancer en tire-bouchons qui semblent dire: « Venez, venez, chez nous l'on danse! » ces cheveux représenteraient des sangsues. Ah! qu'elles en ont saigné à blanc de ces fils de famille!

Les femmes de capitalistes et de gros bourgeois auraient sur leur châle et leur robe de cachemire blanc des billets de mille imprimés. Il serait formellement interdit aux mendiants de s'agenouiller devant ce dieu moderne, aux voleurs de couper un pan du châle, et aux balayuses d'éclabousser la robe.

Les ouvriers n'ayant pas les moyens d'aller à la *Belle-Jardinière*, s'habilleraient de leur toile à matelas, ils pourraient marcher pieds nus; mais le costume d'Adam, même avec la feuille de figuier, serait appréhendé au corps; j'allais dire au collet.

La toilette des petites dames se composerait de peau de gallinacée non plumée; une caille empaillée, non compris le bec, leur servirait de chapeau Benoiton; ce bec, grâce à un savant mécanisme, chanterait en saluant tout le monde: Paie tes dettes, paie tes dettes.

Feuilleton du RÉVEIL.

ANGELO

II

PRESENTIMENT.

— Il a raison... se dit Angelo, aussi bien je me consume dans une fièvre de travail. Oh! oui, je le sens, cet amour de fraîche et suave jeune fille me sera ce qu'est la rosée à la fleur et l'onde cristalline au pèlerin.

Angelo saisit soudainement ses crayons sous l'influence d'une idée qu'il fixa sur le papier. Le croquis terminé représentait une jeune fille inclinant son urne aux lèvres d'un pêcheur.

Angelo pensa que l'inspiration ne lui serait plus si rebelle, cuillie sur les lèvres de Speranza.

— Speranza! elle m'aime!... se dit-il, et elle se présente à moi avec la double auréole de l'amour et du dévouement!... elle m'aime!... mais l'amour, c'est le pain du cœur! c'est la musique de l'âme!... Elle m'aime!... Speranza! sœur des anges! Spe-

ranza! nom si doux qu'on doit le prononcer à genoux comme dans une prière!... Speranza, ma bien-aimée... viens! oh! viens.

Au même instant Speranza entra.

— Vous m'appellez? dit la Sonninèse.

— Vous avez entendu?

— Oui, comme si vous m'appeliez.

— Speranza, écoutez-moi, oubliez ce que j'ai dit tout à l'heure... je suis un fou bien méchant, n'est-ce pas?... vous voulez me pardonner, Speranza?

— Vous pardonner!... mais vous ne m'avez point fait de peine, monsieur Angelo.

— C'est que votre âme, Speranza n'a rien appris des choses de la terre; elle est pleine de celles du ciel, votre patrie première. Oh! je sais tout!... je sais que sans autre gouvernail que la voix de votre cœur, vous...

— Vous savez!...

— Oui... le comte de Torre-Alba m'a tout appris. Cependant, j'ai presque un reproche à vous faire; je ne parle point relativement aux propositions de lord Pallafox: une jeune fille fait bien de ne pas livrer à l'or des hommes les trésors qu'elle tient de Dieu; mais vous savez, Speranza, ce que je vous ai toujours dit: que ma position ne me permettait pas de vous empêcher de fréquenter d'autres ateliers que le mien. Je ne veux pas que vous ayez à souffrir de votre dévouement, ni à regretter un jour...

— Non... non... jamais!... car, je le sens, mon bonheur est trop grand!

— Oh! ne me dites pas que vous êtes plus heureuse à vivre de privations que...

— Ne suis-je pas auprès de vous?

— Auprès d'un être brusque, taciturne, méchant parfois.

— C'est que vous souffrez!... et Speranza regarda Angelo, avec un sourire qui exhalait toute son âme, je vous vois si opiniâtre à votre travail, et souvent si découragé, que tout cela me serre le cœur et m'a attachée à vous!... Et... tenez... pourquoi vous le cacher plus longtemps?... Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, Monsieur Angelo, je souffre trop à garder ce secret... Ayez pitié de moi... fit-elle après un moment d'hésitation, je vous aime!...

— Vous m'aimez? Speranza...

Speranza continua ainsi:

— Je me suis dit: Pourquoi me consumer jour et nuit, angoisse par angoisse?... Oh!... je lui révélerai tout!... Quoi, je l'aime... il l'a deviné peut-être...

— Vous m'aimez?

— Oui, pour vivre à vos genoux, de votre vie, qu'elle soit joie ou souffrance... Et si vous voulez...

— Eh bien!... fit Angelo, cédant à ce magnétisme des âmes qu'on nomme amour... Il s'arrêta... un bruit de pas venait de se faire entendre.

Speranza jeta un regard craintif vers la porte. Deux visiteurs entrèrent.

— Le prince Commene chez moi!... s'écria Angelo, et il s'inclina profondément.

Notre peintre avait déjà eu l'occasion d'entrevoir à Rome son illustre visiteur.

Le prince était accompagné de sa fille Sydonie. — N'est-ce donc point à l'intelligence, qu'elle que soit sa sphère, d'aller rendre hommage au talent? dit le prince à Angelo.

— Le talent, monsieur, est une dignité qui égalise tous les rangs. C'était la principessina qui parlait.

— Du talent, principessina... répondit Angelo, peut-être parlez-vous pour l'avenir?... n'importe, cette parole est d'un heureux augure pour moi; et d'ailleurs, je croirais mon honneur engagé à ne point vous démentir. Pour le présent, apprenti de la renommée, je ne fais encore à Rome, ce vieil atelier de renommées, que mon premier stage.

— Nous savons, monsieur, dit encore la fille du prince, que vous ne mettez pas à appeler les éloges tout le talent et tout l'art que vous employez à les mériter. Nous savons aussi tout le bien qu'on dit de votre exposition, et, pour ma part, je suis très curieuse de la visiter.

— Principessina... Oh! ici, ce ne sont que des ébauches, des peintures commencées... Et Angelo guida le prince et sa fille dans une chambre voisine qui lui servait d'exposition.

Les coquericos bottés, éperonnés, porteraient l'habit, le gilet de la même étoffe que celle des poulettes; le pan de l'habit se recourberait en croissant, et au milieu de la raie qui partage leurs cheveux, une crête écarlate se dresserait insolamment; ils pourraient s'en faire une ombrelle quand le soleil rebrousse leurs plumes.

Les commerçants se vêtiraient selon leur bon plaisir, seulement ils auraient à la boutonnière, en guise de décoration, un échantillon de leur marchandise. L'épicière, un cornichon; le chocolatier, une croquette; le charcutier, une andouille; le marchand de vin, le goulot d'une bouteille cachetée, et le pharmacien, une canule, etc., etc.

Les photographes, eux, les plus excentriques de cette sarabande, disparaîtraient sous un manteau constellé de toutes les caricatures faites à l'aide de l'objectif et de la vanité humaine; par ce fait, tous les rangs de la société se confondant pêle-mêle, formeraient, en diminutif, l'exposition des types parisiens; j'en passe, et des plus mauvais.

A ces acteurs et comparses, à ces costumes multiformes et multicolores, il serait peut-être bon d'ajouter des décors dignes de ce grand spectacle en plein vent. Par exemple, je crois que l'on ferait bien de peindre à l'extérieur les monuments et les maisons de couleurs parfaitement tranchées.

La colonne Vendôme serait rouge; celle de Juillet bleue; le Louvre vert-pomme; les Tuileries roses; l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile violet; les Invalides chocolat; l'Institut graine de pavot; les ponts acajou, noyer; les églises blanc de céruse, afin de faire croire qu'elles sont en marbre de Paros; la Bourse, dorée depuis sa première marche jusqu'à son faite, étincellerait au soleil. Quant à la majeure partie des hôtels et des maisons particulières, je crois que le jaune ne leur siérait pas mal.

Ne pourrait-on pas également ajouter des fleurs et des fruits artificiels aux arbres des boulevards! Cela nous ferait un Paris féerique et plus amusant que toutes les *Cendrillons* du théâtre du Château. A une époque de prestidigitations et de merveilles comme la nôtre, je n'y vois pas d'inconvénient; et puis, enfin, il est digne et de bon goût de bien recevoir nos hôtes, en leur prouvant que chez nous la galanterie française n'est pas morte ou que nous n'avons rien négligé pour leur être agréables. Cela aurait l'avantage de faire ébahir nos amis universels, qui ne manqueraient pas de s'écrier, en voyant un Paris si chinoisement splendide :

« Les Français sont le premier peuple du monde!! »

Pardieu! nous en sommes bien certains, puisque nous le réveillons aux bruits de nos cloches et de nos tambours; Victor Hugo a raison; voilà pourquoi nous aurons tant de visiteurs, tant de visiteurs! que cette ruche incommensurable qui s'appelle Paris n'aura pas assez d'alvéoles pour

tous ces essaims d'abeilles, venant de tous les points du monde.

Voilà pourquoi les riches et les pauvres feront bien de se mettre sur leur trente-deux.

Je demande pardon pour le mot de ma grand-mère, mais puisque les vieilles modes vont revenir, pourquoi les vieux mots ne reviendraient-ils pas.

Ah! j'oubliais de vous dire, à propos de costume, que les pantalons collants et les vestes collantes s'appelleraient des *Suivez-moi...*

BARRILLOT.

Paris, 16 janvier 1867.

Nous avons commencé dans notre premier numéro la publication de *Types contemporains*, par l'article intitulé *H. de Villemessant*. Une galerie entière de profils semblables défilera sous les yeux du lecteur.

Seulement, nous ferons remarquer que sous le pseudonyme du Provincial se cache une personnalité complètement indépendante d'opinions de notre journal, et dont les articles pourront être discutés ou réfutés, selon les désirs exprimés, du reste, par notre collaborateur anonyme.

CHRONIQUE PARISIENNE

Semaine de deuil!
Quatre morts! Deux grands noms!
Trois célébrités!
Si transit gloria mundi!

Tous les journaux blancs ont entonné les louanges du grand Vendéen trépassé, le marquis de Larochejaquelein (Henri-Auguste-Georges du Vequier).

Neveu du célèbre généralissime de l'armée vendéenne, on l'a vu créer pair de France dès le retour de Louis XVIII, refuser de prêter serment au gouvernement de Juillet et de siéger à la chambre haute, accepter cependant après 1840, le mandat de député combattre le trône de Louis-Philippe, et se rallier ensuite à l'Empire, puis devenir sénateur.

Il n'a pas craint lors de la dernière insurrection de la Pologne, de glorifier, au Sénat, le bourreau moscovite et de prononcer l'oraison funèbre de la nation martyre.

Le noble marquis n'a pas tardé à suivre dans la tombe l'héroïque défunte. Il laisse un fils qui a eu l'esprit de ne pas faire parler de lui jusqu'à ce jour.

Georges la tragédienne n'est plus. Une reine de moins!
Mais une vraie reine celle-là, reine par les droits les plus incontestables: le génie et la beauté.
Fille d'un intime et d'un orchestre de comédiens ambulants, M^{lle} Georges Weymar, s'éleva rapidement au rang d'étoile de première grandeur dans la constellation dramatique du commencement de ce siècle.

Elle prêta son corps de marbre de Paros, son visage de déesse de l'Olympe aux splendides types de Victor Hugo, Lucrèce Borgia, Marie Tudor.

Dits par cette enchantresse, les vers du grand poète furent coulés en bronze, durable comme l'immortalité.

Georges vécut dans l'intimité des empereurs, Elle eut les plus beaux diamants du monde, sur son front des diadèmes véritables.

Et il lui était réservé, triste contraste, de se voir accorder comme une faveur, il y a quelques années, sous le second empire, la sinécure d'un vestiaire de cannes et de parapluies lors d'une de nos expositions.

Ce détail est inédit, aucun bibliographe ou pamphlet parisien n'en a encore fait mention.

C'est l'illustre tragédienne qui a protégé les débuts au théâtre du poète lyonnais Charnal, dont le *Réveil* publie un roman. Elle a fait jouer les premières pièces de cet auteur sur la scène des *Folies-Dramatiques*, dont son neveu Tom Harel était alors directeur.

Jamais il ne sera donné à aucune autre actrice de la faire oublier.

Ni Rachel, ni Ristori n'ont pu l'égaliser. Elle a eu des millions et elle est morte pauvre: que les positivistes la blâment, ceux pour qui elle fut une providence la béniront.

Le manteau de Rodogune a été son suaire.

Après la tragédienne, le peintre: Ingres était un des représentants les plus illustres de ce qu'on appelle le spiritualisme dans l'art, et qu'on pourrait peut-être tout aussi bien nommer la matérialisation de l'idéal.

Il n'avait que 49 ans lorsqu'il obtint le premier prix de Rome. Et cependant la gloire pour lui devait être lente à venir.

C'est qu'il y a dans ses œuvres plus de science que d'inspiration, plus de noblesse que de mouvement, plus d'habileté dans la forme que de pensée.

Il n'impressionne pas. Il a fait de l'éclectisme en peinture, comme un autre mort illustre de cette semaine a fait de l'éclectisme en philosophie.

Trop loué par les uns, il a été trop durement critiqué par les autres. Son dernier tableau, la *Source*, est vraiment remarquable, il rendra sans doute la critique désormais moins sévère.

Que dire de M. Cousin?
Qu'il a eu de brillants succès comme élève dans les collèges et à l'École normale, comme professeur à la Faculté des Lettres; que, né pauvre et obscur, il est parvenu aux suprêmes honneurs de la pairie sous le gouvernement de Juillet, et qu'il a été ministre et académicien.

Mais comme philosophe?... Que signifie cet éclectisme historique, ce système qui n'a ni commencement, ni fin?

C'est le scepticisme déguisé, l'immobilité dans la science, l'enchaînement de l'idée et du progrès; c'est la philosophie décourageante et funeste.

Mais il y a dans les œuvres de M. Cousin de belles pages de critique philosophique, où brille l'érudition profonde et littéraire, et l'histoire lui saura gré d'avoir professé la tolérance, base nécessaire de son prétendu système.

Et ces charmantes études sur les femmes illustres?

M. Cousin, le sceptique savant, cependant amoureux, même des femmes qui n'étaient plus, pourvu qu'elles fussent illustres!

Des morts illustres il faut passer sans transition aux festins célèbres.

Au moins on n'a pas entièrement perdu la tradition des dîners littéraires.

Il y a quelques jours le Palais-Royal était en fête, le dîner du prince Napoléon était splendide. Vous devinez sans peine les convives.

Parmi eux figuraient MM. Taine, de Girardin, About, Renan, Véron, etc.

Il ne manquait à cette fête de l'intelligence que l'auteur, au profil d'aigle, du *Fils de Giboyer*, M. Emile Augier, pour représenter dans son entier l'esprit nouveau, qui puise ses inspirations au Palais-Royal.

Le dernier drame d'Anicet Bourgeois, la *Reine Coillon*, à la Porte-Saint-Martin, n'a pas vécu longtemps. On vient de reprendre à ce théâtre le *Bossu*, avec Mélingue, et deux ballets nouveaux.

On répète activement le *Père Gachette*, pièce de feu Deslandes, retapée par Amédée Rolland. Cet ouvrage ne tardera pas à faire son apparition sur l'affiche avec Frédéric Lemaître comme principal interprète.

« Un bruit assez étrange était venu jusqu'à nous. » Le *Galilé* de Ponsard ne serait pas joué à la Comédie-Française.

Pourquoi?
Voilà ce que j'étais forcé de vous taire.

Déjà Ponsard a eu un *Mirabeau*, dont on disait le plus grand bien, qui a été étouffé rue Richelieu.

Le poète viennois est dangereusement malade: était-il donc absolument nécessaire d'aggraver son mal par une déception.

Mais voilà l'*Indépendance belge* qui se permet d'annoncer que ce n'est ni le gouvernement ni la censure qui ont arrêté la pièce, et le lendemain les journaux de Paris faisaient savoir que par ordre de l'Empereur elle serait jouée.

Mais alors qui donc l'avait arrêtée? Serait-ce l'inquisition?
A propos de *Galilé*, le croirez-vous, on dément aujourd'hui qu'il ait jamais fait amende honorable à la papauté.

Le succès de *Monsieur, Madame et Bébé*, de Gustave Droz, est un fait accompli, ni plus ni moins que l'épanouissement de la rate de M. de Bismark.

Je viens de lire l'article bibliographique consacré à ce livre (Voir le numéro 1 du *Réveil*).

Le nom de Gustave Droz n'est pas un pseudonyme. C'est bien celui de l'écrivain.

Il a fait son volume d'articles détachés, publié pour la première fois dans la *Vie parisienne* de Marcelin, et signé Z., puis Gustave Z.

On doit dire que c'est à la plume de Gustave Z., que la *Vie parisienne*, aujourd'hui tout à fait lancée, doit son succès.

Gustave Droz a signé ensuite son vrai nom un Courrier du samedi publié par l'*Opinion nationale*.

Physiquement, l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, ressemble à un vulgaire gandin, et rien ne trahit, à sa vue, l'écrivain, plein de finesse, d'élégance, d'observation et de délicatesse.

Donc, les apparences sont souvent trompeuses.

L'Odéon, vers la fin de janvier, lira, de notre collaborateur, le poète Barrillot, un grand drame national en 5 actes, 10 tableaux, et en vers; cette pièce a pour titre: *l'Héroïque*, et pourrait tenir l'affiche pendant tout le temps de l'Exposition universelle.

Le principal personnage, celui de Jeanne d'Arc, cette redemptrice de la France, cette fille du peuple, devant laquelle Napoléon I^{er} s'est incliné lui-même et s'est déclaré bien petit, assure d'avance à cette pièce une popularité sans rivale.

CASTAUDY.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Les questions philosophiques ont le privilège à notre époque de préoccuper toutes les intelligences. Mais l'esprit inquiet du penseur se reporte surtout vers le redoutable problème de l'origine et de la fin des choses. Toujours il demeure insoluble et toujours surgissent de nouvelles recherches. Il faut, à tout prix, pénétrer le grand secret, dévoiler l'insondable mystère.

La science peut être fière de ses découvertes, mais elle ne peut que décrire les procédés de la nature, analyser la vie, constater des faits, classer des détails. La cause première lui échappe. Elle dit le comment, elle ignore le pourquoi.

Sans doute elle connaît le mécanisme de la génération; elle explique comment la vie se manifeste et se continue dans les animaux et dans les plantes. Mais d'où vient l'organisation de ce mécanisme, à quel foyer la matière inerte puise-t-elle le mouvement, à quel foyer s'allume-t-elle? Quel est, en un mot, le principe de cette force? Elle ne peut répondre.

Et pourquoi toujours en face de la vie la mort menaçante et triste: loi immuable, terme fatal de tout être vivant?

Puis, après la mort, le mystère du tombeau;

Qui eut remarqué Speranza, l'aurait vue attristée de cette visite.

Pourtant, c'était chose assez naturelle; Angelo était peintre; on faisait un grand éloge de ses tableaux; on venait les voir, les acheter.

Nous devons dire qu'entre le regard de la montagnarde et celui de la principessina il y avait eu comme un choc dont le cœur de Speranza avait ressenti la commotion.

Que devait-il donc exister dans la suite entre ces deux femmes?

« Je ne sais ce que j'éprouve, murmura Speranza, comme si mon amour, pauvre oiseau qui me chante au cœur, sentait s'approcher la fascination du malheur!... Cette jeune fille... doit-elle m'être fatale un jour?... Oh! bonne Madone, prends pitié de moi! car si Angelo ne m'aimait pas, lui... s'il me repoussait avec mépris... Oh! bien alors, je mourrais... je me tuerais sous son dédain!

Le prince, sa fille et Angelo rentrèrent.

Le prince ne tarissait pas en éloges, et trouvait les tableaux d'Angelo admirables de caractère et de couleur.

« Mon sentiment est que si Raphaël eût peint ce genre, il n'aurait pas fait mieux, dit Sydonie.

« Principessina... fit Angelo.

« Ah! dit le prince, en apercevant Speranza avec son corset rouge à galons d'or et sa coiffure isiaque, voilà celle qui a posé pour vos tableaux?...

Magnifique chevelure... Fièvre, je crois... Le vrai type de la Liberté telle que le poète, le peintre, ou le sculpteur pourrait la rêver!

Speranza sortit brusquement
« C'est une beauté un peu sauvage... son nom? demanda Sydonie.

« Speranza, répondit Angelo.

« Speranza?... mais c'est plein de poésie.

« N'est-ce pas une Sonninèse qui a été transportée à Rome à la suite de l'expédition des carabiniers contre les brigands?

« Oui, prince. Son père était de la bande de Gasparone.

« Avec un tel modèle, je comprends votre prédilection pour le genre de sujets que vous avez choisis.

« Sujets avec lesquels je vais divorcer; répondit Angelo. J'ai tenté de prendre un vol plus haut. J'ai ébauché plusieurs grandes compositions; mais je suis dans cette indécision du voyageur qui hésite devant plusieurs routes. Quelle est celle de la terre promise? Pour notre époque, nous avons deux écoles rivales: l'une avec ses reminiscences de l'antique et ses grands maîtres; l'autre avec son faire impétueux et sa devise: *La nature avant tout*.

« Je n'ai jamais compris cette rivalité qu'on leur suppose, dit le prince, et si l'on raisonnait, on se convaincrerait de leur intime liaison. Malheureusement dans les arts, comme en politique, en

religion, en toutes choses, on attache beaucoup plus d'importance à la signification que les mots n'ont pas qu'à celle qu'ils ont... Les grands maîtres, la nature; mais l'un est le complément de l'autre.

« Il me semble, à moi, dit Sydonie, que l'artiste ne doit s'inspirer que de son cœur; et alors trouver dans la nature des scènes à reproduire en harmonie avec ses sentiments. Elle est certainement très-liée, très-sublime pour l'œil qui sait lire dans ce beau livre de la création; surtout cette nature d'Italie, cette terre de promesse avec ses blanches colonnades et ses brunes jeunes filles, avec ses figures aux mœurs, aux usages remarquables, aux vêtements pittoresques et sauvages... Eden où les dômes sont d'or, où les oliviers montent entre les fleurs!... C'est Naples avec la magie aérienne qui l'environne; avec sa baie, cette conque d'azur jetée aux pieds d'un volcan!... Naples, où tout rappelle l'antiquité païenne, où l'homme du peuple a le don de l'inspiration poétique comme pour attester que le laurier d'Honneur, de Virgile et du Tasse n'a point épuisé le sein fécond de la *Campagna felice*. La poésie est partout: dans les chants, dans la danse, dans les harmonies de la mer, dans tous les mystères d'une admirable nature qui fait vibrer à la fois les cordes de l'imagination, de l'âme et des sens. C'est Rome, la ville des souvenirs!... C'est Florence, ce pays de Toscane qui conserve encore du caractè

trère étrusque!... C'est Venise, avec son originalité et cette mer bleu si harmonieuse, avec son Lido et ses bizarres palais hérissant la Benta... Oh! que l'Italie est belle! Ces contrées sont faites pour l'artiste. — J'y ai vu des scènes qui, fidèlement glacées sous la toile, feraient de dignes pendants aux œuvres des grands maîtres. Par exemple, les saisons et les quatre grands pays de l'Italie, pourraient être personnifiés en quatre tableaux: Naples, avec sa *Fête de la Madone de l'Arc*, devrait ouvrir la série et représenter le printemps; l'été devrait être symbolisé par les *Moissons dans la Romagne*; l'automne par les *Vendanges en Toscane*, et l'hiver par le *Carnaval de Venise*.

« N'est-ce point un ange qui me parle et me prend par la main? pensa Angelo à cette théorie nouvelle de l'art formulée par la principessina.

« Je pense de même, dit le prince. Surtout, monsieur Angelo, je vous recommande la *Fête de la Madone* à Naples.

« Déjà, prince, on m'en a parlé, on m'a engagé à m'y trouver; ce que vous venez de me dire me décide; je rends grâce au rayonnement de votre esprit: jusqu'ici j'étais dans les ténèbres. Vous aussi, principessina, vous avez parlé, et vos paroles me seront ce que l'étoile lumineuse est au navire.

Dans cette visite, un tableau fut acheté à Angelo, et le prince en se retirant lui adressa ces paroles:

pas un être, autrefois doué de la vie, qui ait toisé le cercueil; pas une révélation d'outre-tombe pour soulager l'anxiété de la raison.

La vie qui s'envole à chaque pas, le souffle qui s'éteint, partout des débris, voilà tout ce que découvre l'observateur. Il faut mourir sans comprendre. Faut-il s'en réjouir ?

Y a-t-il quelque chose au-delà de la tombe ? peut-on croire à cette existence étherée où les sens auront cessé d'agir ?

Nous proposons de faire, en compagnie des lecteurs du *Réveil*, dans les numéros suivants, une excursion à travers les divers systèmes qui ont cours à notre époque sur l'origine des choses et d'apprécier sommairement chacun d'eux.

RODOLPHE D'ISIS.

CHRONIQUE LYONNAISE

Vous vous demandez qui je suis... Je tiens avant tout à satisfaire votre curiosité.

Écoutez : c'est le directeur du *Réveil* qui parle. Vous êtes un flâneur fantaisiste, vous poursuivez vos promenades par monts et par vaux, sans but déterminé, vous rêvez quelquefois et vous observez toujours, les salons vous sont ouverts et la mansarde vous connaît, vous avez l'esprit malin et le cœur bon : donc vous êtes l'homme qu'il nous faut.

Et je me suis laissé persuader.

Mais j'ai bien plus de chance que le spirituel *Casualty*, qui s'est vu obligé de commencer par un scandale, je débute moi par une nouvelle religieuse.

Vous souvenez-vous des bruits qui ont circulé, l'année dernière, sur le père Hyacinthe au sujet du carême : Il prêchera à Lyon, il ne prêchera pas. L'histoire a recommencé, dans les cercles religieux.

Le brave père qui a le droit de se faire admirer à Paris, aurait-il conquis ses entrées à la Primatiale de Saint-Jean ? Je n'en crois rien. Fourvière est trop bien gardée. — Cependant on l'affirme.

M. Philibert-Soupe qui n'est pas seulement le charmant diseur des cours de la Faculté, mais encore un spirituel écrivain, s'occupe en ce moment, les lundis à sept heures du soir, d'une étude sur Balzac. Elle est des plus intéressantes. Je n'ai pas besoin de le dire, aussi il y a foule autour de la chaire du professeur.

M. Soupe aime Balzac et veut que la génération qui a produit les *Mémoires de Thérèse* apprenne à le connaître. Ce sera sa punition.

Vous vous êtes bien aperçu cette fois de la manie croissante du duel entre journalistes, puisque M. Lucien Jantet, du *Progrès*, et M. Eugène Jouve, du *Courrier de Lyon*, ont été sur le point de s'aligner à trente pas. Eux aussi en venir là !

Toutefois, nous souhaitons de tout notre cœur que les querelles qui s'élèvent entre écrivains n'aient pas de plus graves conséquences.

Il est vrai que le *Salut public* qui a bien aussi ses petits moments de facétie, avait qualifié cette polémique d'*enragée*. C'était charmant. Mais il a cru devoir annoncer le lendemain qu'il avait commis une coquille et qu'il était le premier à reconnaître qu'il ne pouvait s'élever de polémique *enragée* entre M. Jantet et M. Jouve.

La rectification était-elle donc bien nécessaire ?

Grande nouvelle ! — Nous allons avoir des courses. Il ne nous manquait plus que cela. Nous avions, déjà en fait d'importations parisiennes, un Jockey-Club, des paniers pleins de Marguerite Gauthier en rupture de Chantilly, des littérateurs, des auteurs dramatiques du crû, des vaudevillistes et des petits journaux. Nous avions même Rossignol Rollin et Gallicus, que Paris n'a pas, et nous allons avoir des courses !

— Surtout, monsieur, voyez en nous des amis, et disposez de nous en toute occasion.

L'artiste, confus et pénétré de reconnaissance, salua profondément ses visiteurs en accompagnant leur sortie.

Angelo crut avoir rêvé... L'image de la princesse était restée dans son souvenir; c'était, en effet, une de ces créatures, trouvées si rarement sur nos pas, dans les foules, mais qui laissent après elles, comme une émanation de leurs sens qui vous émeut et vous fait longuement rêver.

— Femme, ange, muse ou divinité, s'écria Angelo, tu m'a révélé Dieu dans son plus beau miracle ! Dieu qui dut se reposer après l'avoir créée !... Je ne sais ce que j'éprouve ; je ne sais quels sentiments inconnus s'agitent en moi !... Qu'il est beau le destin de ces hommes auxquels le monde prodigue de l'encens et des apothéoses !... Oh ! la gloire ! la gloire ! qui rejoint les distances et vaut des titres !... Si jamais cette auréole descendait sur mon front ? A l'œuvre donc !... et puis, comme dit le proverbe italien : « Avec le temps et la paille muriront les nêles. » Aussi bien, je me demande ce que je fais ici... L'inspiration ne viendra point me chercher ; c'est à moi de la poursuivre. Je dois partir... partir !... mais elle ! Speranza ! l'abandonner !... elle si dévouée, elle qui tout à l'heure m'avait son amour !... — Fatale existence que la mienne ! fatale à tous ceux qui m'entourent, à tous ceux qui me sont chers !... Non, mon cœur

Ah ! M. Jules Claretie a raison quand il s'écrie : Lyon se *boulevardise*. Hélas ! hélas ! Que sont devenues les brioche de la rue Ferrandière ! Nous nous *boulevardisons* que c'est une pitié !

L'écho des sifflets de la capitale n'a point effrayé le directeur des théâtres de Lyon. *Maison neuve* est en répétition. La pièce a été écrite pour M^{lle} Fargueil spécialement. Et M. Sardou qui ne veut pas être massacré ou mal compris nous expédiera à l'heure voulue par le train express et la charmante actrice et ses toilettes.

Vous pourrez donc à votre tour, provinciaux lyonnais, apprécier l'œuvre et son inspiratrice. Et nous connaissons votre indépendance.

Mais qu'il a de la chance le millionnaire Sardou !

On dit il est vrai dans les coulisses que le directeur consent bien à donner *Maison neuve*, mais qu'il ne veut pas entendre parler de M^{lle} Fargueil que M. Sardou lui impose.

Que craindrait-il donc ? Sans doute l'intéressante actrice ne se contentera pas d'entreprendre le voyage par pur amour de l'art ; mais la spéculation est bonne : Et l'attrait qui s'attache à la renommée, et les réclames de l'affiche !

M^{me} Sallard n'a jamais été tant applaudie que depuis qu'elle est engagée au Théâtre-Lyrique.

— C'est parce qu'on n'apprécie bien ce que l'on va perdre, disait l'autre jour à mes côtés un auditeur mélancolique.

— Non, répartit en souriant un voisin facétieux, c'est parce qu'à l'orchestre du Grand-Théâtre on est très-décentralisateur, et que c'est la province qui consacre les réputations.

On a joué mercredi soir un ballet d'un auteur lyonnais — *Bakbac*, un joli nom qui ne dit rien, par exemple, mais cela vaut mieux que de mal parler. Et puis, tiré des *Mille et une Nuits* ! Quelle bonne pensée l'auteur a eu là ! C'est vrai, on ne tire pas assez des *Mille et une Nuits*.

L'auteur de *Bakbac* en a tiré la danse des bos-sus imitant le polichinelle mécanique, et des pantalons pour les danseuses en gaze pailletée.

Un spectateur a remarqué à travers sa lorgnette que l'innovation des jupes de gaze très-transparentes avait entraîné une diminution insolite du tulle réglementaire. M^{lle} R., entre autres en avait... si peu que... rien.

Mais nous en verrons bien d'autres. Le *Progrès* saisi, on ne sait pourquoi, d'un accès d'enthousiasme pour l'art plastique demande qu'on revienne aux tableaux vivants. Il réclame des femmes simplement vêtues d'un maillot couleur de chair, le plus approchant de la vérité.

Vous voyez bien incrédules que le *Progrès* tient à justifier son nom :

Le progrès des idées du siècle.

En attendant, les traîneaux circulent à travers la ville, — grelots au cou des chevaux, lanternes aux mains des cochers, et fourrures aux vêtements des promeneurs, rien n'y manque. — Nous sommes en pleine Sibérie.

Dites que les Lyonnais ne sont pas prodigues de leurs richesses. — Des traîneaux pour trois jours de neige !

GONZAGUE.

VOYAGE EN SUISSE

Par GALLICUS.

— Avez-vous lu l'humoristique brochure de Gallicus ?

— Nécessairement. On s'intéresse à la découverte d'une planète, et je resterais indifférent à l'apparition de Gallicus !... Allons donc...

C'est dans les colonnes du *Salut public* que Gallicus a révélé au monde la résurrection, en sa personne, de l'esprit gaulois. Qui l'eût cru ?

Ce journal des annonces et des hommes bien pensants ne contient que sucre et miel... litté-

ture à la crème, philosophie à la vanille, morale à l'eau de rose, critique à la fleur d'orange, remarquez que je ne parle pas de politique, et pour cause : c'est là tout le menu du service quotidien.

Et les idées quelque peu rabelaisiennes de Gallicus sont venues se noyer dans ce sirop ?... Vraiment piège à mouches !...

Mais connaissez-vous Gallicus, vous a-t-il été donné d'apercevoir quelque part sa physionomie ?

Qui peut le dire ? Gallicus a la modestie du talent ; il se déguise.

Ce qui ne l'empêche pas de nous gratifier de quelques détails intéressants sur sa personne pour satisfaire notre curiosité.

Ainsi, il nous fait savoir qu'il écrit ses badinages littéraires aux heures paresseuses des vacances ; qu'il a des amis avocats ; qu'il se livre avec eux aux excursions dans les hautes montagnes du Bugey, aux parties de chasse, aux joyeux dîners ; qu'il connaît le Digeste et la loi Gombette.... Ah ! qu'il y prenne garde, déjà sous le masque on voit — percer le bout du nez, — et trop souvent il n'en faut pas davantage pour connaître exactement l'homme.

Si les juges d'instruction pouvaient toujours avoir devant les yeux le bout du nez du coupable, comme ça marcherait !... Mais quand ils peuvent découvrir quelque chose, ils commencent d'ordinaire et tout naturellement par apercevoir les talons.

L'inspiration de Gallicus est des plus heureuses. Le besoin se faisait sentir de voir revivre la bonne, grosse et franche gaieté, la malice gauloise. Mais l'auteur a-t-il réussi dans cette entreprise ? Qui oserait douter de Gallicus ? Il est si bien conformé, si vigoureusement bâti. On ne saurait être plus gaulois.

D'ordinaire on ne juge pas un auteur sur quelques articles de journaux, sur un petit volume. Mais la renommée n'a pas attendu chez lui le nombre des productions littéraires. — Le petit livre s'enlève... il faut voir... — On fait queue chez les libraires.

Ce n'est pas tout, les confrères en journalisme, point jaloux, ce qui n'a pas lieu, au dire de Gallicus, parmi les avocats, reproduisent avec empressement ses élucubrations prosaïques et poétiques. Ils tronquent bien il est vrai, quelque fois les citations, ils se permettent de retrancher les charmants petits vers où il est question du Diable parce qu'ils en ont peur, ce qui ne réjouit pas précisément l'amour-propre de l'auteur, mais il est trop bon diable pour s'en fâcher sérieusement.

Cependant si gaulois que puisse être le récit du voyage en Suisse, si humoristique qu'apparaissent les souvenirs, il est difficile d'admettre qu'il ait à lui seul fait la popularité de Gallicus. Elle doit tenir à d'autres causes.

Comment se fait-il que l'intermittente verve de cet auteur, qui écrit peu, soit depuis longtemps connue ? Il y a de lui des mots, des phrases qui font prime sur la place ? où les a-t-on recueillis ?

Gallicus n'a pas voulu priver le monde des lettres de ses impressions de voyage. Il y aurait de l'ingratitude à ne pas l'en remercier, mais vraiment n'y met-il pas un peu de coquetterie ?

Quand tous les lecteurs se sont pâmés d'admiration devant les articles du *Salut public*, il proclame dans la préface du volume qui les reproduit, qu'il n'est pas un grand architecte, tout au plus un dessinateur d'occasion et il compare son œuvre à une pochade même réussie !

Je sais bien que le *même réussie* est d'une malice charmante, mais malgré ce correctif, j'aperçois le sourire, avec le petit balancement de tête... qui veulent dire : J'espère bien que vous ne me croirez pas... et j'attends un compliment...

Cette espièglerie est tout à fait gentille de la part de Gallicus. Mais ce serait une faute pour tout autre littérateur. Il ne faut jamais rapetisser son œuvre. Le lecteur est souvent si naïf, si crédule, qu'il prend les déclarations telles qu'on les lui donne. Et que resterait-il, par exemple, s'il avait l'esprit, assez mal tourné pour retrancher le *même réussie* ? Heureusement, il n'y a pas de danger.

L'auteur déclare que quelques amis lui ont reproché de n'être pas assez *chauvin*. Si cette observation n'était pas faite avec un si imperturbable sérieux, je serais fort tenté de croire à une énorme ironie, d'autant mieux que les amis de Gallicus étant des avocats, cultivent assez avantageusement cette figure de rhétorique.

Accuser à notre époque un esprit d'élite de n'être pas assez chauvin !... Mais quel souffle a donc passé sur ces intelligences amies ! Je ne savais pas, vraiment, Messieurs les avocats fussent si féroces ? D'où leur est donc venue cette exaltation, cette niaise fureur de chauvinisme ?

Mais ce qui est bien plus ébouriffant, c'est le reproche adressé à Gallicus... et encore après avoir lu son livre ! Décidément, il n'y a plus que l'in vraisemblable de possible.

Tout ce qui n'est pas Français est joliment bien traité dans la pochade réussie. Suisses, Allemands et Anglais, ces derniers surtout, doivent être fiers des compliments qu'on leur adresse, de l'affection qu'on leur témoigne. Depuis le commencement jusqu'à la fin du volume, la verve gauloise se moque agréablement de leurs personnes, de leurs habitudes, de leurs coutumes et s'indigne de leur cuisine.

Voulez-vous un échantillon.

Gallicus qui malheureusement partout a rencontré des Anglais, est à peine arrivé à Lausanne qu'il ne peut plus se contenir, et la prose ne suffit plus à exprimer ses tendres sentiments à leur égard.

Je vois enfin une bande d'Anglais,
Vêtus de gris et tout rasés de frais,
Port orgueilleux, figure atrabilaire,
Geste affectant la perpendiculaire.
... etc.
L'ennui partout étendant son linéal
Sur ces longs traits plus glacés qu'un cercueil.

Puis, comme la poésie n'a pas assez chargé le tableau, il ajoute en prose :

« Ils infestent tous ces rivages, à ce moment surtout où la cure du raisin les oblige à se nettoyer à fond l'estomac et le reste. Ne pourrait-on pas livrer la Suisse et le Tyrol aux Anglais pendant un mois, et ce exclusivement, à la condition qu'ils n'y reviendraient plus d'une année ? Notez que j'admire la grande nation britannique, mais, en conscience, les Anglais me gêneraient le Niagara. Ils sont si fiers, si mornes, si gauches, si glacés, si gantés, si raides, que je comprends la piraterie des maîtres d'hôtel à leur rencontre. Mais, pour Dieu ! messieurs les hôteliers, traitez-nous différemment. »

Ainsi, c'est convenu, exercer la piraterie contre un Anglais, le rançonner, le piller. — c'est fort naturel. — rien n'est plus licite... Mais n'allez pas, marauds, pendards, vous permettre de traiter de la sorte un Français. Vous devez avoir le respect de sa gaieté.

ne doit point faiblir... et je dois tout sacrifier à mon art !... Je partirai.

Ces dernières paroles furent prononcées à haute voix par Angelo, lequel, dans ce moment de surexcitation fébrile, ne remarqua pas Speranza qui venait d'entrer.

Speranza poussa un cri...

Angelo s'élança pour la soutenir dans ses bras. — Mais déjà la fille des montagnes avait maîtrisé son émotion.

— Speranza !... vous étiez là ?... Vous avez entendu ?... lui dit Angelo. — Ah ! vous me trouvez bien cruel ! Écoutez-moi, pauvre Speranza, savez-vous que pour satisfaire à ma vocation d'artiste, mes parents ont compromis l'avenir de leurs autres enfants ? Sacrifice insuffisant ! Le comte de Torre-Alba m'offrit les moyens d'étudier pendant trois ans à Rome. Je partis donc, sentant les obligations que je venais de contracter. Les trois années fixées se sont écoulées ; ce sont là des dettes sacrées que je dois acquitter par mon travail. Speranza !... il ne m'est donc pas permis de répondre à votre amour... L'amour est une chose du ciel que l'on ne doit point profaner par l'ingratitude et l'oubli. Je ne suis point venu jusqu'ici sans avoir ressenti une puissante attraction qui m'entraîne irrésistiblement vers vous ; mais quoi ?... pour vous quitter comme je vais le faire demain !... non, ma conscience répugne à cela.

— Il me repousse ! murmura Speranza... Oh !

je ne lui offrirai pas le spectacle de Speranza éblouissante de parures, entourée d'adorateurs ! Non... je retournerai dans nos montagnes !... Là, tout est sauvage et silencieux, tout sera en harmonie avec ma douleur.

— Vous ne m'en voulez pas, Speranza ?

— Moi ?... oh ! non... Vous m'avez brillé sur le cœur comme un éclair, et vous y avez laissé votre volonté qui sera la mienne ; vous me trouverez résignée... J'aurais toujours été pour vous un obstacle, jamais une source de bonheur... Non, allez, marchez dans votre avenir, dans votre voie ; ma pensée en tout lieu vous suivra, mon âme sera joyeuse quand votre nom glorieux viendra frapper mon oreille... Seulement, pensez quelquefois à la triste Speranza.

— Speranza !... exclama Angelo, ému à la vue des larmes qui coulaient lentement sur le visage de cette fille au cœur de feu ; puis l'artiste s'adressa mentalement cette question : — En la quittant, n'est-ce pas au bonheur que je vais dire adieu ?

Hélas ! l'artiste plébéien et la Sonnoise, ce prince et sa fille, devaient être égaux devant la fatalité qui allait briser toutes ces existences.

Quelques explications sur le prince Commène sont nécessaires :

Le grand acte de l'indépendance de l'Italie était déjà en élaboration en 1826.

Parmi les soldats les plus dévoués à cette noble cause, se trouvait le prince Commène ; nature d'ar-

tiste, il aimait le beau et le grand ; esprit supérieur, il voyait l'avenir de l'Italie dans son unification.

Le prince Commène avait des convictions entièrement opposées aux idées réputées les plus avancées encore de nos jours ; il ne croyait pas à la possibilité du règne de la raison parmi les hommes ; et partant de là, les en jugeant indignes, il n'était nullement partisan du principe de liberté absolue, qu'il considérait comme un moyen de mystification, une arme dangereuse dans les mains des démagogues et mystagogues. Aussi donnait-il raison au démocrate César contre le rétrograde Brutus, voyant l'avenir de l'humanité d'abord dans le progrès greffé sur la force, convaincu que le progrès ne pouvait se faire *da se*.

Le prince avait deux enfants, sa fille Sydonie qu'il aimait tendrement, et un fils du nom de Sigismond qu'il avait maudit. Ce fils avait débuté dans la vie par des désordres graves, et prenait à tâche d'être la contradiction vivante de son père ; caractère fave et cruel, incapable d'aucun héroïsme de sentiment, mais organisé pour le mal, il s'était vendu à l'Autriche et avait pris parti pour les oppresseurs, lorsque son père était au contraire un des plus ardents défenseurs de l'Italie.

Nous avons dû tracer ici la silhouette du colonel Sigismond Commène, car nous le retrouverons dans une phase décisive de la vie d'Angelo.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

Il faut voir, en outre, comme Gallicus arrange un historien anglais qui, dans un livre interdit en France, mais qu'on peut lire en Suisse, se permet de faire le récit de la bataille de l'Alma autrement qu'on ne nous l'a racontée.

Et ce conseil exclusivement adressé au voyageurs français.

« Quand des Anglaises parleront trop haut, comme si l'univers leur appartenait, dites que votre culotte vous gêne. Rien que l'idée d'une inexpressible les fait rentrer sous terre. »

J'avais toujours eu la naïveté de croire qu'une Française ne savourait pas mieux les délices d'une inexpressible, — mais peut-être Gallicus en sait-il plus long que nous sur ce sujet.

Et Gallicus n'est pas assez chauvin !!!

Nous ne le suivrons pas dans son voyage.

A la gare, avant de partir, il a eu la sage précaution d'acheter un guide, et il est trop prudent pour s'écarter de l'itinéraire tracé et se livrer à l'imprévu. Il ne manque jamais de voir dans chaque ville les particularités intéressantes qui lui sont signalées, absolument comme pourrait le faire l'Anglais le plus méthodique. — Que voulez-vous, il en a tant rencontré sur sa route ! Puis s'il lui vient par hasard une réflexion, quelle qu'elle soit, parce qu'elle ne peut être que gaie ou originale venant de lui, il nous la transmet telle qu'elle se présente au courant de la plume.

Gallicus, qui est partisan du repos de l'esprit pendant les vacances, ne voyage pas pour s'instruire, il se promène pour se distraire. — Dès lors ne lui faites pas l'injure de croire qu'en publiant son livre il a eu la prétention d'instruire les autres. Ne lui demandez pas des observations philosophiques sur l'histoire, le gouvernement, les idées, les mœurs, l'avenir des peuples qu'il visite. Il n'a rien voulu approfondir, il n'a vu que la surface ; et comme il est de bonne humeur, il rit de tout. Peut-être qu'en passant, il fera une petite strophe sur la liberté, parce qu'il ne peut pas oublier qu'il est en Suisse ; mais ne vous effarouchez pas, ce n'est qu'une traduction, — ce qui ne lui enlève pas sa valeur.

Cet opuscule sans but déterminé a au moins un mérite, — celui de la brièveté, — mérite trop rare pour que je n'en félicite pas l'auteur. Il est économe de sa prose et avare de sa poésie : le tout ne comprend que 110 pages. On ne saurait être mieux inspiré. Après cela, il est vrai, vous ne pouvez pas vous représenter exactement ce que peut être ce charmant pays dont on vous parle, ce que ressemblent ses lacs, ses montagnes, etc... mais la lecture est bien plus vite achevée, et, foi de journaliste, la pochade est bien mieux réussie.

Il y a cependant un point sur lequel il est prodigieux de détails, et à cet égard, son livre est le guide le plus complet qui ait vu le jour. Il s'agit de la nourriture et de l'hôtel qui la donne. Gallicus, qui n'est pas Anglais, mais qui a bon coffre à ce qu'il paraît, aime le confortable, le bon vin et la bonne cuisine. — En voyage, il faut d'abord bien vivre, les idées humoristiques viendront après. Mais notre voyageur sensualiste ne peut pas supporter d'être écorché. — Or, il paraît qu'il a été souvent trompé dans ses espérances. Aussi comme il lance sa malédiction à tous les hôtels qui ne savent pas troussez la côtelette à la française, lui procurer la poularde de Bresse et lui servir le véritable Bourgogne. Comme il écrase les rapaces gargoniers qui l'obligent à payer d'autant plus cher qu'il a été moins bien traité !

Mais les derniers numéros du *Salut public* nous apprennent bien mieux encore que le livre humoristique, que chez le spirituel Gallicus, cette qualité qui surpasse toutes les autres, savoir bien vivre... est éminemment française.

Les montagnes du haut Bugy ont eu souvent l'honneur de le posséder, et il leur a fait, il y a peut de temps, toujours dans le journal bien pensant, l'honneur des plus attrayantes et des plus patriotiques descriptions.

Or, au récit des festins homériques qui suivent le retour de la chasse, on voit qu'il peut aisément tenir tête aux plus robustes gaillards d'Hauteville, engloutissant au dessert leur *mâchurdt* vénéré.

Mais il ne s'agit pas pour lui uniquement de s'ingurgiter, comme le ferait un Anglais, il veut, avant tout, se mettre en gaité. Aussi, non-seulement il boit bien, mais, la figure rayonnante, il chante le couplet ou débite la tirade de circonstance, et alors les applaudissements éclatent, la main serre cordialement la main, quelquefois on pousse l'enthousiasme jusqu'à s'embrasser, et l'amitié est cimentée pour la vie.

Il est vrai que chanter le vin, la bonne chère, le mirliton, n'offre rien de nouveau. — Depuis que Noé a pris sa première pilule la chanson n'a jamais tari.

Et si aujourd'hui on chante si peu et si mal, c'est que le xviii^e siècle, avec ses trois ou quatre caveaux successifs, depuis Collé, Panard, Piron, Vadé et autres, jusqu'à Désaugiers et Béranger, a épuisé ce genre de poésie.

Mais Gallicus ne veut pas admettre qu'on puisse

abandonner le couplet au dessert. Le bonheur de l'humanité est intéressé à sa résurrection.

Un abbé comme on n'en fait plus, un abbé du xviii^e siècle, qui n'avait pas sur la sainteté toutes les idées orthodoxes, mais qui voulait donner à l'homme la paix perpétuelle, ne croyait pas qu'on pût y parvenir sans l'influence de la gaité.

« L'âme, dit l'abbé de Saint-Pierre, est sujette à beaucoup de maux, que les plus belles spéculations de Sénèque ne peuvent ni prévenir ni si bien guérir que la gaité que donne le bon vin... »

Il ajoute que ce dont il se soucie le plus quand il est à table, c'est de la gaité et de l'agrément des convives : « Je ne fais jamais bonne chère quand mon esprit n'est pas de la partie. »

Gallicus est évidemment de la même école, et tous ceux qui liront ces lignes regretteront de ne pouvoir participer aux festins gaulois, non moins spirituels que truffés.

Les dernières lignes de la brochure nous annoncent d'autres voyages et par conséquent nous font entrevoir d'autres souvenirs également humoristiques. C'est une fort agréable perspective, mais aurons-nous la patience d'attendre ? Il ne faut point oublier que nous appartenons à la race latine, et Gallicus doit connaître, je le suppose, quels sont ses défauts.

Veut-il me permettre de lui indiquer un moyen de nous calmer et de nous distraire en attendant le voyage en Italie ou en Espagne : ce serait de nous raconter quelques-unes de ses promenades à travers la ville et ses restaurants. Et il laisserait de côté le passé et l'avenir de Lyon pour nous entretenir de son présent.

Que pense-t-il de mon idée ?

Je sais qu'il n'a pas besoin que le *Réveil* lui offre ses colonnes, mais s'il daignait les accepter, il me semble qu'il en ferait pour jamais disparaître la tristesse et l'ennui.

Quand la gaité française aura besoin d'un représentant, Gallicus alors sera nommé député.

Melchior DRACHK.



THÉÂTRES DE LYON

La *Conjuration d'Amboise* n'est pas, à proprement parler, une pièce historique ; je ne saurais, en effet, donner ce nom à un drame uniquement parce qu'il met en scène des personnages qui ont un nom dans l'histoire.

L'ouvrage de M. Bouilhet n'a pas d'autre prétention historique que celle de mettre en lumière et d'étudier, à son point de vue spécial, les caractères des personnages du règne de François II et de la reine-mère Catherine de Médicis. De la conjuration elle-même il n'en est pas, ou presque pas question.

Nous laisserons de côté, dans notre analyse, les querelles religieuses et les intrigues de cour du xvii^e siècle, pour nous en tenir à la partie littéraire et à l'agencement scénique.

Très-haute et très-honorée dame de Brisson, mandée à la cour par la reine-mère, est assaillie en route par un groupe de partisans dont la dévotion le prince de Condé, frère du roi Antoine de Navarre, et chef occulte du parti huguenot.

La bonne tenue, la courtoisie et l'élégance du prince, laissent dans l'âme de la comtesse une impression profonde qui, la reconnaissance aidant, se transformera bientôt en une passion violente, qu'exploiteront avec adresse la reine-mère, le duc de Guise, et son âme damnée, le farouche Brisson.

Sur ces entrefaites, Condé, bravant la colère du roi, ose se présenter à la cour dans le seul but de revoir et de fasciner son apparition de la veille. Vaguement accusé par le roi d'être le chef de la conjuration, il nie toute participation à et jette à ses accusateurs son gant que nul ne relève ; le duc de Guise, lui-même, se déclarant le second du prince. Enhardi par ce premier succès, Condé veut rester auprès du roi ; mais, pressé par ses amis qui lui dévoilent les secrets desseins du duc de Guise, il consent à s'éloigner de la cour, non sans prévenir toutefois la comtesse du lieu de sa retraite.

Dans une scène qui a quelque analogie avec celle du troisième acte de *Louis XI*, la reine-mère parvient à circonvenir la comtesse et à lui arracher son secret. Dès lors, certaine de cet amour dont elle soupçonnait l'existence, elle persuade à la jeune femme que le prince, en se cachant, court le plus grand danger, et que le seul moyen de réduire à néant l'accusation perfide dirigée contre lui est de revenir au plus vite. La comtesse seule peut le ramener ; elle ne s'y résout qu'après de violents combats intérieurs et un monologue très-beau, dont le dernier vers est lui seul un poème :

En cette extrémité,
La pudeur d'une femme est un lâcheté.

Dans une chambre fort modeste, le prince de Condé reçoit la visite de M^{me} de Brisson. Elle vient le conjurer de reprendre le chemin de la cour, d'avoir confiance en la reine-mère qui le protégera, de ne pas jouer insouciance sa vie ; c'est une amie qui tremble et qui pleure ; mais lui ne l'écoute même pas. Tout entier aux charmes de la comtesse, il oublie sa situation pour ne songer qu'à son amour, au bonheur d'être près d'elle. Soudain on entend au dehors un bruit de pas et la voix de Brisson réclamant, au nom du roi, que la porte lui soit ouverte. Le prince alors confie à la garde de son fidèle Gonnelin la femme du farouche expéditionnaire, à laquelle il promet d'exaucer ses desirs ; puis, il éteint les lumières, et résiste vaillamment à ses trois assaillants jusqu'à l'arrivée de quelques huguenots, embusqués près de la maison du prince, pour veiller sur lui et sans doute aussi pour fournir à leur chef, le fanatique Poltrot, l'occasion de débiter une tirade magnifique, ce dont M. Lamy s'acquitte très-convenablement.

Nous sommes de retour au château ; Marie Stuart reçoit les confidences de son époux, et cherche à relever son courage.

Je sens là comme un roi qui ne peut pas sortir,

dit le chétif monarque. Ce vers peint admirablement les défaillances, les élans comprimés, les désespoirs sans fin de cet enfant, à la vue du sceptre qu'il aime et qu'il est impuissant à porter. Pourtant, la volonté triomphera de la faiblesse ; François II sera roi autrement que par le titre ; il saura faire acte d'autorité, et le prince, arrêté comme coupable de haute trahison, sera, de par le roi, emprisonné, jugé et condamné. Il maudira la comtesse de Brisson, qu'il croit complice de ses ennemis, et fera contre mauvaise fortune bon cœur, en cherchant à irriter le mari de la dame, devenu son geolier, par son insouciance feinte.

Au fond, il souffre de la vie, et lorsque le duc de Guise lui fait proposer sa grâce, il la refuse fièrement : qu'en ferait-il ? Celle qu'il aimait l'a trahi !

Elle, cependant, ne se résigne pas à passer pour coupable aux yeux du prince ; voilée, elle pénètre dans sa prison, lui avoue son amour et finit par le convaincre de son innocence. Tout entier aux transports de sa passion rajeunie, le prince ne prête qu'une oreille distraite au bruit que font au dehors les charpentiers qui construisent son échafaud, mais chaque coup de marteau retentit comme la foudre pour la comtesse, et, ne voulant pas survivre à son amour, elle s'empoisonne au moment où, par suite de la mort du roi, Condé redevient libre.

Le choix du sujet a dû contribuer pour une grande part au succès éclatant de ce drame à Paris. La *Conjuration d'Amboise* est un événement de notre histoire resté populaire parce qu'elle s'est faite au nom de la liberté de conscience, parce qu'il s'agissait d'arracher un jeune et faible monarque à des usurpateurs sanguinaires, aux implacables Guises et à l'infamie Catherine de Médicis. Condé, chef du parti de la réforme, n'avait pas osé se mettre ostensiblement à la tête des conjurés. Mais M. Bouilhet, qui en a fait le héros de son drame, lui a attribué plus de courage que ne lui en reconnaît l'histoire, et il a laissé à peu près dans l'ombre le chef ostensible, l'audacieux et dévoué La Renaudie. N'y a-t-il pas là une injustice historique ?

Le vers de M. Bouilhet est d'une facture élégante, riche d'idées et de rimes, imagé, abondant, gracieux, coquet même, ce qui est un tort au théâtre. Ses caractères sont sérieusement étudiés et finement rendus ; le sujet et l'action sont également intéressants ; l'interprétation suffisante en général. Pourquoi donc la *Conjuration d'Amboise* n'a-t-elle fait que 692 fr. 05 de recette à la seconde représentation ?

La direction, qui s'est fourvoyée beaucoup dans la distribution de certains rôles, notamment ceux de François II et de Gonnelin, n'a pas fait, à beaucoup près, autour de ce petit chef-d'œuvre, autant de réclame que pour la *Vie parisienne* ; elle jugeait la pièce condamnée d'avance. On est tenté de se demander ce que deviendra le goût public, — ou même s'il pourra exister encore dans quelques années, — avec de pareilles anomalies. L'ignoble envahit tout, lui seul est grassement rétribué, et, qui plus est, louangé ; le beau se voit contraint de lui céder le pas et de recueillir à son passage presque les huées de la foule.

J'espère bien que, pour ne pas dégénérer, le public enthousiaste d'Offenbach viendra siffler en masse le *Bourgeois gentilhomme*.

M^{lle} Smith a parfaitement rendu le rôle de la comtesse ; la phrase, d'ailleurs, pourra rester en cliché, car cette artiste est, à mon avis, la plus consciencieuse et la plus tragédienne de notre troupe de drame. M. Bondonis, excellent dans les passages amoureux ou comiques de son rôle, n'a pas, dans certains autres, toute la majesté désirable ; M^{mes} Abit et Meyronnet, MM. Butaut et Lebrun sont convenables et rien de plus. Quant à

M. Dorsay, je ne saurais trop l'engager à prendre sa retraite.

L'abondance des matières me force à renvoyer au prochain numéro mon étude de la troupe d'opéra-comique,

On a beaucoup remarqué, dans *Bakbac*, le nouveau ballet de MM. Édouard Clerc et Constantin, la toile de fond du premier acte, le pas de M^{lle} Navarre, les bras de M^{lle} Richer, les jambes de M^{lle} Coste et les écoles de M. Ginot. Le public attend avec impatience le moment où ce jeune homme pourra danser une seule fois sans faire un faux pas.

Que je signale, en terminant, à la direction une réforme sérieuse à opérer. Les personnes qui prennent leurs billets d'avance sont tenues de faire queue comme les autres à la porte de nos théâtres. Il ne serait que juste de laisser entrer librement, une heure avant le lever du rideau, les gens munis de billets pris d'avance et qu'ils ont payés 25 centimes de plus. ALFRED DEBEAUCY.

P. S. — Une erreur de composition en supprimant le nom de M^{lle} Bibés et deux lignes dans mon article de samedi dernier a rendu une phrase inintelligible ; j'espère que le lecteur aura su la rétablir dans son entier.

LES CAFÉS-CONCERTS

Ami lecteur, salut !
Il m'est accordé cinquante lignes par quinzaine pour vous entretenir des cafés-concerts. Cinquante lignes c'est peu ! Dès lors le verbiage m'est à jamais interdit.

Et, coupant court à mon boniment, j'entre en matière sans autre préambule.

Des couronnes, tressées par mes mains, sont là à portée de mes doigts pour être distribuées aux artistes de talent qui auront bien mérité de la chanson ; quant aux chanteurs mutins ou paresseux, c'est avec une bonne fêrule toute neuve que je les remettrai sur la voie ou leur rafraichirai la mémoire.

La distribution va commencer. En avant ! Vert-de-Gris !

Le Café-Chantant est le palais de la chanson, — mais comme elle était plus gaie, plus spirituelle et plus aimable dans les caveaux enfumés du 18^e siècle. Elle exprimait au moins une idée, une passion ou un sentiment. Sous les lambris dorés des vastes établissements lyriques qui lui sont consacrés, elle a pris depuis quelques années, — chacun a pu s'en convaincre, — je ne sais quelles allures de fille de mauvaise vie qu'il est assez fâcheux de lui voir garder. Ses vers, empreints pour la plupart d'un cynisme révoltant sont tous consacrés à l'apologie des petites dames et des petits messieurs, deux catégories de monde plus à mépriser qu'à glorifier.

La *Femme à barbe* a été l'avant-coureur de cette nuée de chansons de chair qui empoisonne aujourd'hui nos établissements lyriques et les vitrines de nos marchands de musique. Ce genre ne demandant aucun talent pour être traité et rapportant beaucoup de droits aux auteurs, tous les rimeurs à court d'idées se sont mis à en faire ; la contagion a gagné la province, et de là nous viennent ces ordures ineptes : La *Somnambule*, *Solide au poste*, la *Nourrice sur lieux* ; la *Mangeuse de fer* ; la *Terrible Savoyarde*, et cent autres qu'il me répugne de nommer.

En conscience, il est impossible, en voyant à quel degré de dépravation nous sommes descendus, de ne pas s'adresser cette question : Où allons-nous ?

Au Théâtre, la *Vie parisienne* ; au Café-Concert, la *Lionne* : voilà notre littérature !

Et constater qu'il y a non-seulement des artistes de talent pour interpréter cela, mais encore un public assez... indulgent pour sanctionner de telles élocutions et les encourager. Triste ! triste !

Et cependant peut-on entendre Lafourcade chanter : *C'est dans l'nez qu'on me chatouille*, une chanson naïve, s'il en fut, sans admirer la verve et l'excellente diction de cette jeune artiste ? Est-ce possible aussi de se récrier contre Olympe Derville, quand celle-ci nous a raconté l'histoire d'*Agathe*, une drôlesse qui n'est pas

Joli ! jolie
Mais qui est bonne comme du pain ?

Non. Tout ce qu'on peut, c'est regretter que son talent soit si mal employé, et inviter les poètes à rendre à la chanson sa mâle virilité et son prestige d'autrefois. L'oseront-ils ? Espérons-le.

Pierre Dupont a déjà commencé le sapement. Le chanter de *Bœufs*, malgré sa trogne fleurie, est encore très-vert, et j'ai foi en lui. Au Messager des Dieux, il y a un ténor spécialement affecté à l'interprétation de ses œuvres. Lui, de son côté, se fait des prosélytes pour la bonne cause. La semaine dernière, je l'ai vu attablé au Casino avec Arthur Lamy et un autre chansonnier dont le nom m'est inconnu, il m'avait tout l'air de les sermonner. Les a-t-il convaincus ? Si c'est oui, espérons que bientôt nous verrons chez nous la chanson ressusciter et, épurée de ses vices, reprendre son essor pour planer libre et fière sur la France, sa patrie. Ah ! ce sera un beau jour celui-là.

À quinzaine une critique sur les artistes et des détails sur nos estaminets.

JULES CÉLÈS.

P. S. — Nous consacrerons quelques lignes de critique ou d'analyse à toutes chansons dont il nous sera adressé deux exemplaires.

Le Gérant : RAYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée.
Regard, rue Tupin, 31.